tout SUR LES CHATS

Champfleury

Tout sur les chats

Texte adapté pour la jeunesse

… d'après Jules François Félix Husson, dit

Champfleury

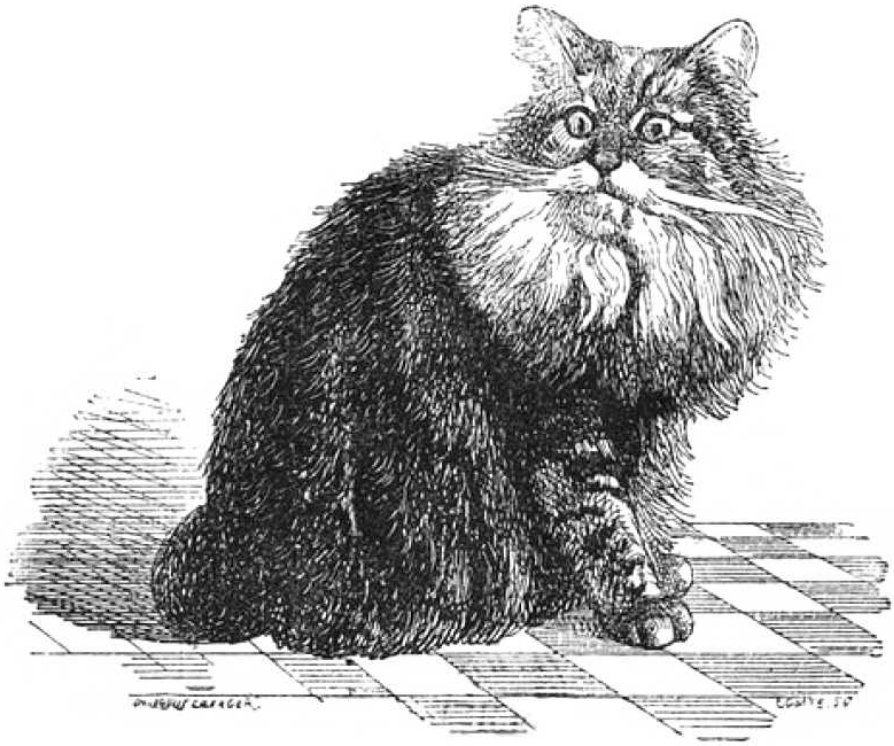
… adaptation de Jacques Prieur

… illustrations d'Eugène Delacroix, Manet, Renoir, Viollet-Le-Duc, Prosper Mérimée, Mind, Fo-Kou-Say, Louis Wain, Franz Mark, Eugène Lambert…

Titre de l'œuvre de référence : *Les Chats : histoire, mœurs, anecdotes*

Date de première publication : *1869*

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée la diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales.



c'est lui, c'est
mon chat, qui a fait dire à Mory
dans les jambes duquel il faisait
le gros dos, ce mot illustre : Dieu
a fait le chat pour donner à
l'homme le plaisir de caresser
le tigre. Victor Hugo

C'est lui, c'est mon chat, qui a fait dire à Mory dans les jambes duquel il faisait le gros dos, ce mot illustre : « Dieu a fait le chat pour donner à l'homme le plaisir de caresser le tigre. »

Victor Hugo[1]

[1] Victor Hugo est un poète, dramaturge, écrivain, romancier et dessinateur romantique français du XIXème siècle.

SOMMAIRE

CHAPITRE I : LES CHATS AU TRAVERS DES ÂGES

1	Les chats dans l'Égypte ancienne	9
2	Les chats en Orient	13
3	Les chats chez les Grecs et les Romains	14
4	Les chats et la religion	16

CHAPITRE II : LES CHATS DANS LA TRADITION POPULAIRE

1	Poésies, traditions populaires	17
2	Blasons, marques, enseignes	21
3	Légendes	26

CHAPITRE III : LES CHATS ET LA SOCIÉTÉ

1	Les ennemis des chats au Moyen Âge	28
2	Autres ennemis des chats : les paysans et les chasseurs	32
3	Les amis des chats	35
4	Célèbres amoureux des chats	40

CHAPITRE IV : LA PERSONNALITE DES CHATS

1	Le chat est-il un animal domestique ?	44
2	Tous ne sont pas domestiques : les chats sauvages	50
3	Curiosité et sagacité	52
4	Le langage des chats	55
5	Les qualités morales des chats	58
6	Cinq heures du matin	60

CHAPITRE V : LA VIE DES CHATS

1	Enfance des chats	62
2	Sentiments de famille	66
3	Jeux de chats, pleurs de souris	67
4	Propreté	69
5	L'attachement des chats au foyer	70
6	Au jardin	72
7	Promenade dans le parc	75
8	Les amours des chats	76
9	L'égoïsme des chats	80

Gravure japonaise

CHAPITRE VI : LES CHAT DANS L'ART

1	**La musique des chats**	**83**
2	**Les chats de La Fontaine**	**85**
3	**Rôle du chat dans l'architecture**	**87**
4	**Les peintres de chats**	**88**
5	**Les chats dans l'art chinois**	**95**
6	**Gottfried Mind, le Raphaël des chats**	**96**
7	**Le peintre japonais Fo-Kou-Say**	**98**
8	**L'illustrateur britannique Louis Wain**	**100**
9	**Le peintre impressionniste allemand Frank Mark**	**104**
10	**Eugène Lambert, le peintre des chats**	**106**

Tous les personnages cités dans cet ouvrage, même les plus illustres, font l'objet de notes de bas de page – sauf s'ils sont déjà présentés dans le texte –.

Vous pouvez retrouver de nombreuses informations sur les divinités de la mythologie grecque dans l'ouvrage *Les dieux de la Mythologie et les Métamorphoses*, du même auteur.

CHAPITRE I : LES CHATS AU TRAVERS DES ÂGES

1 - LES CHATS DANS L'ÉGYPTE ANCIENNE

Quiconque visite une collection de monuments égyptiens se demande, tout d'abord, en voyant la grande quantité de chats momifiés ou représentés en bronze, d'où vient l'introduction du chat dans le pays des Pharaons. C'est une question que les études contemporaines ne permettent pas de résoudre, les égyptologues n'ayant pas trouvé de représentation du chat sur les monuments contemporains des pyramides. Le chat paraîtrait avoir été acclimaté en même temps que le cheval, c'est-à-dire au commencement du nouvel empire – vers 1668 avant J.-C. –.

Le plus ancien témoignage connu du rituel funéraire ne remonte pas au-delà de cette époque. C'est à ce moment qu'on voit, dans les peintures murales des caveaux souterrains, le chat quelquefois représenté sous le fauteuil de la maîtresse de maison, place qu'occupent aussi les chiens et les singes.

Détail du décor mural sur la tombe de Nakht, dessin de l'égyptologue Norman de Garis Davies[2]

[2] Norman de Garis Davies est un égyptologue britannique du XX^{ème} siècle.

La rareté et l'utilité du chat le firent admettre alors probablement parmi les animaux sacrés, afin que sa race fût propagée sûrement.

Son utilité est attestée par des peintures représentant des scènes de chasse en barque dans les marécages de la vallée du Nil, où des chats se jettent à l'eau pour rapporter le gibier.

D'après une peinture égyptienne du British Museum, croquis de Prosper Mérimée[3]

Un des monuments les plus anciens relatifs à cet animal existe dans la nécropole de Thèbes, renfermant le tombeau de Hana, sur la stèle duquel se tient debout la statue de ce roi, ayant entre ses pieds son chat nommé Bouhaki.

Au milieu des figurines égyptiennes en bronze ou en terre émaillée de nos musées, on remarque souvent un chat accroupi portant gravé sur son collier l'œil symbolique, emblème du soleil. Les oreilles percées de l'animal étaient, en ce cas, ornées de bijoux en or.

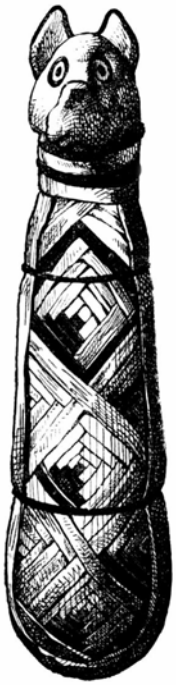
Le chat est également représenté sur quelques médailles du nom de Bubastis, où la déesse Bast – la Bubastis des Grecs – était particulièrement révérée. Cette déesse, forme secondaire de Pascht, prend, d'habitude, la tête d'une chatte et porte dans sa main le sistre, symbole de l'harmonie du monde.

[3] Prosper Mérimée est un écrivain, historien et archéologue français du XIX^{ème} siècle.

Chat de la déesse Bastet - Bronze

Les chats qui, de leur vivant, avaient été honorés dans le temple de Pascht, comme image vivante de cette déesse, étaient, après leur mort, embaumés et ensevelis avec pompe.

Certaines momies de chats, trouvées dans des cercueils en bois à Bubastis, à Spéos-Artemidos, à Thèbes et ailleurs, avaient le visage peint. Curieuses momies qui, dans leur amaigrissement et leur allongement, semblent des bouteilles de vin précieux entourées de tresses de paille.



Momie de chat, musée du Louvre, Paris

Comment s'appelait le chat chez les Égyptiens ? On retrouve, dans les rituels antiques du Louvre, les noms de : Mau, Maï, Maau. Quelques égyptologues ont lu, sur certains monuments : Chaou. Il faudrait, d'après un érudit en la matière, contemporain de Chamfleury, lire Maou, qui forme une de ces onomatopées fréquentes dans toutes les langues primitives.

Boîte de momie de chat, musée du Louvre, Paris

2 - LES CHATS EN ORIENT

M. Prisse d'Avennes[4], le savant voyageur, rapporte :

« Le sultan El-Daher-Beybars, qui régnait en Égypte et en Syrie vers l'an 1260, avait aussi une affection toute particulière pour les chats. À sa mort, il légua un jardin appelé Gheyt-el-Qouttah – le verger du chat –, situé près de sa mosquée en dehors du Caire, pour l'entretien des chats nécessiteux et sans maîtres. »

En Europe, on peut retrouver des lieux similaires en Italie et en Suisse : à Florence, il existe un cloître, situé près de l'église San-Lorenzo, qui servait de maison de refuge pour les chats. À Genève, les chats rôdaient par les rues comme les chiens à Constantinople. Ils étaient respectés par le peuple, qui avait soin de la nourriture de ces animaux libres ; aussi les chats arrivaient-ils à la même heure pour prendre leurs repas sur le seuil des portes.

Revenons au récit de M. Prisse d'Avennes :

« Les Arabes ont d'autres motifs de respecter les chats et d'épargner leur vie. Ils croient généralement que les Djinns prennent cette forme pour hanter les maisons et racontent gravement à ce sujet des histoires extravagantes, dignes des *Mille et une Nuits*. Les habitants de la Thébaïde sont plus superstitieux encore. Ils prétendent que lorsqu'une femme met au monde deux jumeaux, garçons ou filles, le dernier né qu'ils appellent baracy, et quelquefois tous les deux, éprouvent, pendant un certain temps, et souvent toute leur vie, d'irrésistibles envies de certains mets, et que, pour satisfaire leur gourmandise plus facilement, ils prennent souvent la forme de divers animaux et en particulier du chat. Pendant cette transmigration de l'âme dans un autre corps, l'être humain reste inanimé comme un cadavre ; mais dès que l'âme a satisfait ses désirs, elle revient vivifier sa forme habituelle. »

[4] Émile Prisse d'Avesnes, ou Prisse d'Avennes, de son vrai nom Achille-Constant-Théodore-Émile Prisse d'Avennes est un orientaliste, égyptologue, archéologue et journaliste français du XIX^{ème} siècle.

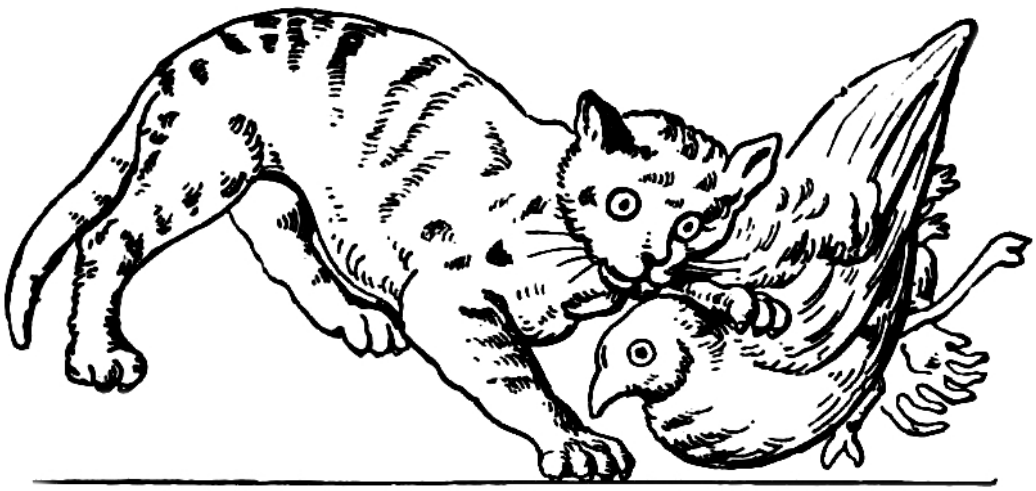
3 - LES CHATS CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS

Il est singulier qu'après le culte et l'adoration des Égyptiens pour les chats, cet animal soit tout à fait délaissé chez les Grecs et les Romains.

Qu'en Grèce, où les sculpteurs s'appuient sur les grandes lignes du corps pour construire une figure issue d'un monde plus divin que naturel, le chat ne fût pas représenté, cela est presque admissible, quoique les artistes égyptiens aient su trouver de solennels profils à travers le pelage de l'animal. Mais on s'explique difficilement que les Romains, qui se plaisaient à peindre des scènes domestiques, ainsi que les objets qui frappaient leurs yeux, aient négligé la représentation des chats.

Cet animal semble avoir subi à Athènes et à Rome le contrecoup de sa popularité en Égypte, car s'il en est question chez les poètes, ce n'est que chez ceux de la décadence. Ces derniers méprisant tout à fait le chat, n'accusant que ses défauts, et se répandant en imprécations sur sa voracité.

Les Grecs et les Romains ne se soucièrent pas de faire entrer dans les maisons des animaux sans doute utiles pour la chasse, mais d'une nature trop sauvage pour des intérieurs tranquilles.



Chat étranglant un oiseau, d'après une mosaïque du Musée de Naples.

On peut voir au Musée des antiques de Bordeaux, sur un tombeau de l'époque gallo-romaine, la représentation d'une jeune fille tenant un chat dans ses bras. Un coq est à ses pieds. De même qu'à cette époque on enterrait, avec le corps des enfants, leurs jouets, de même on représentait les animaux familiers, au milieu desquels ils avaient vécu. Malheureusement la partie principale de ce précieux monument du IV^{ème} siècle, le chat, a été détruite au point de ne plus laisser de l'animal qu'une forme vague.

Tombeau gallo-romain représentant une jeune fille, son chat et son coq

Musée de Bordeaux

4 - LES CHATS ET LA RELIGION

Ils sont rares les rapports des chats et de l'Église. Notons cependant deux faits particuliers, l'un qui pourrait se rattacher à la Légende dorée[5], l'autre aux anciennes pratiques de sorcellerie.

Le livre intitulé *Les Chats*, de Moncrif[6], nous apprend que c'est Jean, diacre de Rome, qui nous fait remarquer, dans *la Vie de Saint Grégoire*, qu'il y eut un ermite de si grande vertu du temps de ce saint Pontife, que Dieu lui révéla qu'il jouirait du même degré de béatitude que ce saint Pape.

Or le reclus ne possédait rien au monde qu'une chatte. La grande pauvreté de cet ermite l'empêchait de comprendre comment il pourrait être récompensé à l'égal de saint Grégoire, qui possédait des biens immenses.

Une seconde révélation lui apprit qu'il n'était pas si pauvre, ni si isolé, qu'il le pensait, puisqu'il avait pour sa chatte plus d'attachement que saint Grégoire n'en avait pour tous les grands biens dont il jouissait.

L'autre fait est moins touchant : le continuateur de Nangis[7] rapporte qu'en 1323 la découverte d'un chat noir enterré, dont on entendit les cris de détresse, fut cause d'un grave scandale. En compagnie de quelques-uns de ses chanoines, un certain abbé de Gileau, avait enfermé le chat dans une cassette avec des vivres pour trois jours. Cette cassette fut enterrée avec l'animal pour le préparer à une opération magique. Mais le chat ne se prêta pas à ce système cellulaire souterrain, et il poussa de tels cris que les bourgeois de Château-Landon fouillèrent le sol, découvrirent la cassette, firent une enquête et trouvèrent que les religieux étaient coupables de maléfices. Ce procès, qui provoqua le bannissement de deux religieux et la condamnation de deux autres de leurs confrères au bûcher, fit assez de bruit à l'époque pour être consigné dans la *Chronique de Saint-Denis*.

[5] La Légende dorée – *Legenda aurea* en latin – est un ouvrage rédigé en latin entre 1261 et 1266 par Jacques de Voragine, dominicain et archevêque de Gênes, qui raconte la vie d'environ 150 saints ou groupes de saints, saintes et martyrs chrétiens.
[6] François-Augustin (de) Paradis de Moncrif est un écrivain et poète français du XIII^{ème} siècle.
[7] Guillaume de Nangis est l'auteur d'une Chronique des rois de France, au XIIème siècle. Cette œuvre fut perpétué jusqu'en 1368, par des moines que l'on nomme les continuateurs.

CHAPITRE II : LES CHATS DANS LA TRADITION POPULAIRE

1 - POÉSIES, TRADITIONS POPULAIRES

Il est curieux de rapprocher des invectives des poètes de la décadence contre les chats, quelques fragments de nos poésies populaires de campagne.

Le chat, animal préféré par la nourrice, est le premier être animé qui frappe les oreilles de l'enfance. Le chat est associé à des mélodies d'un rythme particulier. C'est avec un petit drame naïf, où l'animal joue le rôle principal, qu'on berce l'enfant. L'enfant s'endort avec un profil fantastique de chat fixé dans le cerveau.

Les poètes populaires ayant observé cela, ils introduisirent l'animal dans leurs couplets, comme le témoigne particulièrement la chanson sur les chats et les souris, recueillie en bas Poitou :

Une société de souris étant allée au bal et à la comédie,

Le chat sauta sur les souris,

Il les croqua toute la nuit.

Gentil coquiqui,

Coco des moustaches, mirlo joli,

Gentil coquiqui.

Ces onomatopées du refrain encadrent le chat et les souris d'une façon si plaisante, qu'il est impossible que l'enfant les oublie. Avec les poules et les loups, le chat fait partie de l'histoire naturelle enseignée par les nourrices aux bébés dont elles ont la garde. L'animal appartient à la classe des objets remuants qui, comme les cloches, vibrent dans leurs tendres cerveaux.

La présence du chat dans les plus pauvres intérieurs, sa silhouette visible qui se profile à tout instant, la brièveté de son unique syllabe, facile à retenir, expliquent pourquoi l'animal joue un si grand rôle dans les impressions du jeune âge.

On remplirait un volume des chansons de nourrices sur les chats :

A B C,
Le chat est allé
Dans la neige ; en retournant
Il avait les souliers tout blancs.

Les Allemands, particulièrement, s'intéressent à ces naïvetés ; toutefois dans quelques provinces de France on a recueilli des poésies semblables, témoin celle citée par Jérôme Bujeaud[8] dans ses *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest* :

Le chat à Jeannette
Est une jolie bête.
Quand il veut se faire beau,
Il se lèche le museau ;
Avecque sa salive
Il fait la lessive.

Couplet enfantin qui pourtant forme croquis et dessine le mouvement de l'animal comme avec un crayon.

[8] Jérôme Bujeaud est un auteur régional, du XIX^{ème} siècle.

Chats et souris forment d'habitude une association que les poètes et les peintres se sont plu à représenter pour l'enseignement de l'enfance.

Sur ce sujet, Chamfleury nous relate ses souvenirs personnels :

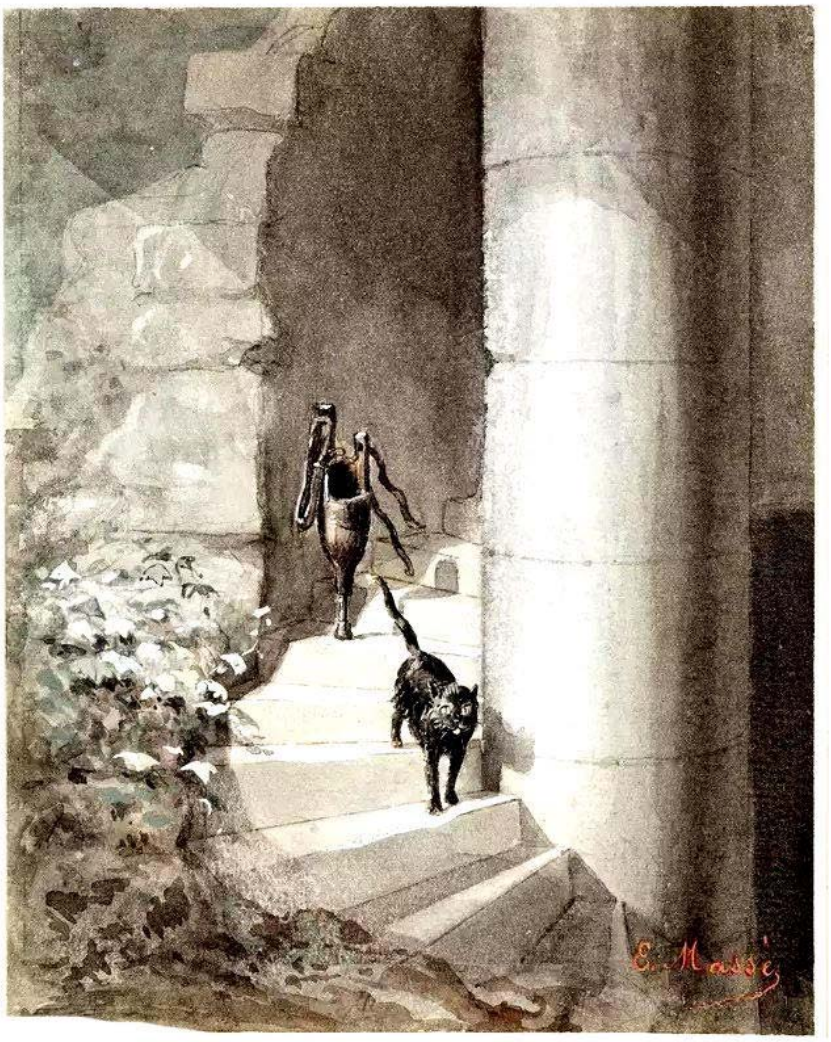
« De mon extrême jeunesse je me rappelle une vieille toile servant de devant de cheminée, qui représentait, en face d'un pupitre de musique, une douzaine de chats de toute nature et de toute couleur, gros, allongés, noirs, blancs, angoras et matous de gouttières. Sur le pupitre était ouvert, dans son développement oblong, le vénérable *Solfège d'Italie*. Les notes étaient remplacées par de petits rats, qui imitaient, à s'y méprendre, les noires et les blanches ; leurs queues indiquaient également les croches et les doubles croches. En avant de ses confrères, un beau chat battait la mesure, avec la dignité qu'on est en droit d'attendre d'un chef d'orchestre. Mais sa patte, posée sur le cahier de musique, semblait prendre plaisir à égratigner les rongeurs emprisonnés dans les portées. Et, malgré les agréments de la clef de sol, je crois que les rats auraient préféré la clef des champs. »

Les enfants avaient le cerveau meublé de thèmes ayant rapport au chat ; le peuple conserva la même religion pour l'animal. D'où le fond sur lequel ont brodé Perrault[9], les conteurs norvégiens, allemands et anglais : *le Chat botté*, *Maître Pierre et son Chat*, *le Chat de Wittington*[10], etc… Tous ces contes ont leurs racines dans les traditions populaires. Retenons ces quelques lignes vraiment fantastiques des *Mémoires de Chateaubriand*[11] :

« Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle. Sa jambe de bois se promenait aussi, seule, avec un chat noir. *»*

Ainsi voilà un conte murmuré à l'oreille de l'enfant par une servante. L'enfant grandira, traversera les orages de la vie, sera appelé aux plus hautes fonctions, deviendra illustre entre tous, et un jour, quand le grand homme évoquera ses triomphes, ses luttes, ses amours, sa fortune politique, sur un fond lumineux, se décalquera le chat noir, accompagné d'une jambe de bois, tous deux grimpant l'escalier de la tourelle. »

[9] Charles Perrault est un homme de lettres français du XVII^{ème} siècle, célèbre pour ses contes.
[10] Richard Whittington est un marchand et un homme politique anglais du XIV^{ème} siècle. Un récit légendaire autour de ce personnage qui aimait les chats, a toujours été populaire en Angleterre, et l'est encore aujourd'hui.
[11] François-René, vicomte de Chateaubriand est un écrivain, historien et homme politique français du XIX^{ème} siècle.



Un souvenir d'enfance est plus doux au cœur des esprits d'élite que les titres et les honneurs. Sous les couches de science entassées dans le cerveau des grands travailleurs se détache une chanson de nourrice, car tel est le caractère propre aux intelligences de rester enfants, et de ressentir, dans la maturité, les impressions de l'enfance.

C'est ce qui explique pourquoi tant d'hommes considérables ont conservé une si vive affection pour les chats.

2 - BLASONS, MARQUES, ENSEIGNES

Le chat, regardé comme un animal bizarre, devait entrer naturellement dans le bestiaire héraldique, formé non seulement d'animaux nobles offrant une signification précise, mais aussi d'animaux chimériques dont la représentation répondait plus particulièrement aux yeux du peuple. Le peuple, ami des légendes, se plaisait à voir ces êtres fantastiques sur les bannières de ses seigneurs. Et en ceci nous n'avons pas à rire des étendards des Chinois allant en guerre. Les anciens Bourguignons avaient un chat dans leurs armoiries.

Blason des Katzen

De fantastique, le symbole devint plus positif. À mesure qu'on s'éloignait du Moyen Âge, chat voulut dire *indépendance*. C'est ainsi qu'on peut expliquer la marque des Sessa, imprimeurs à Venise au XVI^{ème} siècle.

Marque d'imprimerie des Sessa de Venise

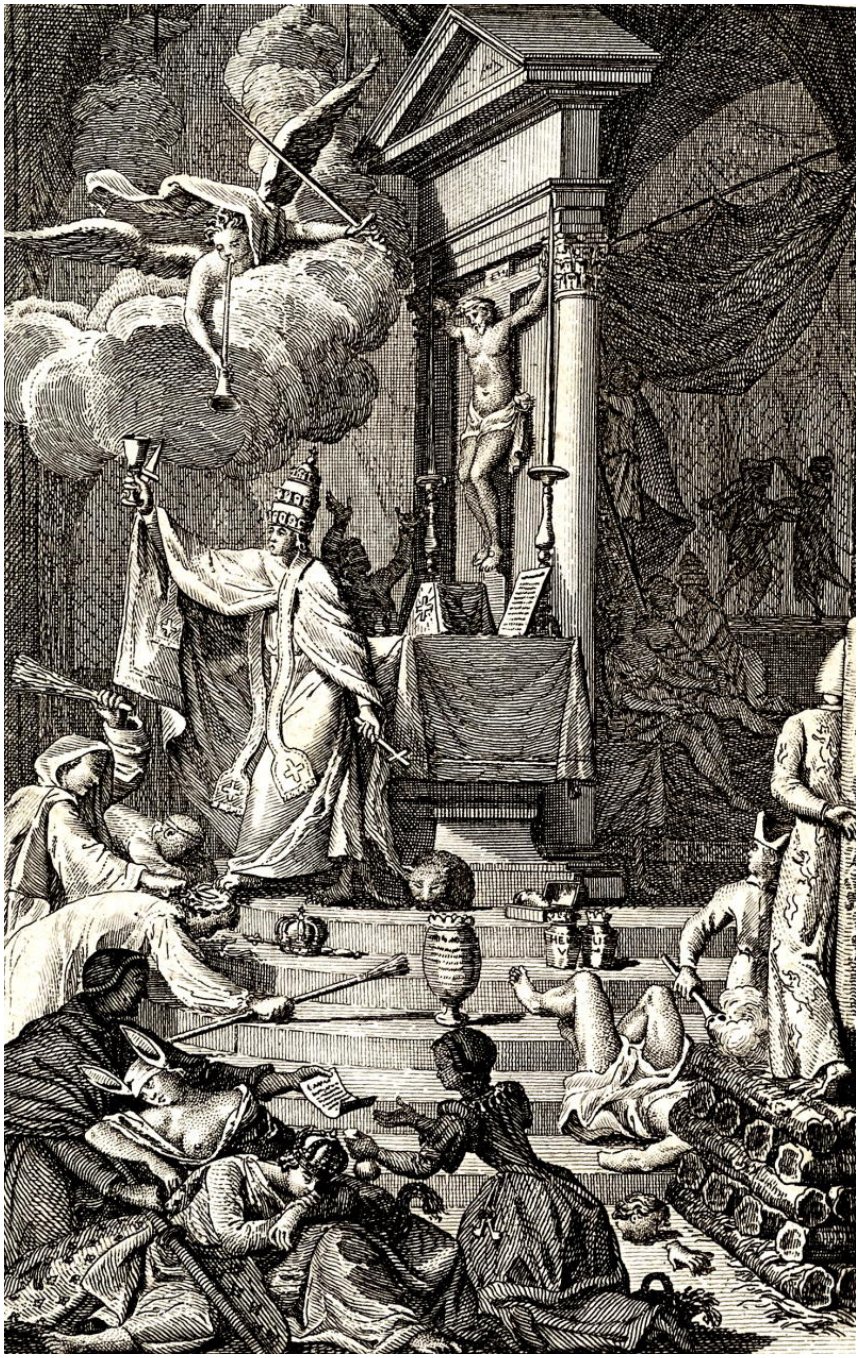
Il appartenait à la République française de reprendre l'animal pour l'ajouter à son glorieux blason. Maintes fois la figure symbolique de la Liberté fut représentée tenant un joug[12] brisé, une baguette surmontée du bonnet ; à côté d'elle une corne d'abondance, un chat et un oiseau s'échappant le fil à la patte.

Prudon[13], le doux peintre républicain, le seul qui ait donné un caractère tendre et chaste aux figures allégoriques nationales, a laissé une curieuse symbolisation de la Constitution : la Sagesse, représentée par Minerve, est associée à la Loi et à la Liberté. Derrière la Loi, des enfants mènent un lion et un agneau. La Liberté tient une pique surmontée du bonnet phrygien, et, à ses pieds, est accroupi un chat.

Constitution française, Pierre Paul Prud'hon

[12] Pièce de bois que l'on met sur la tête des bœufs pour les atteler.
[13] Pierre Prudon, dit Pierre-Paul Prud'hon, est un peintre et dessinateur préromantique français du XIX^{ème} siècle.

Avec la République finit le règne du chat, qui d'ailleurs n'avait pu s'implanter profondément dans le blason révolutionnaire. Piques, bonnet de la liberté, faisceaux, niveau égalitaire parlaient plus vivement que les animaux à l'esprit du peuple. Quelquefois, il faut l'avouer, à cette époque, le chat fut représenté sous un jour défavorable. Ce n'était plus le symbole de l'indépendance, mais de la *perfidie*. Le frontispice d'un méchant livre, *les Crimes des Papes*, montre aux pieds du prélat un chat, emblème de l'hypocrisie et de la trahison.



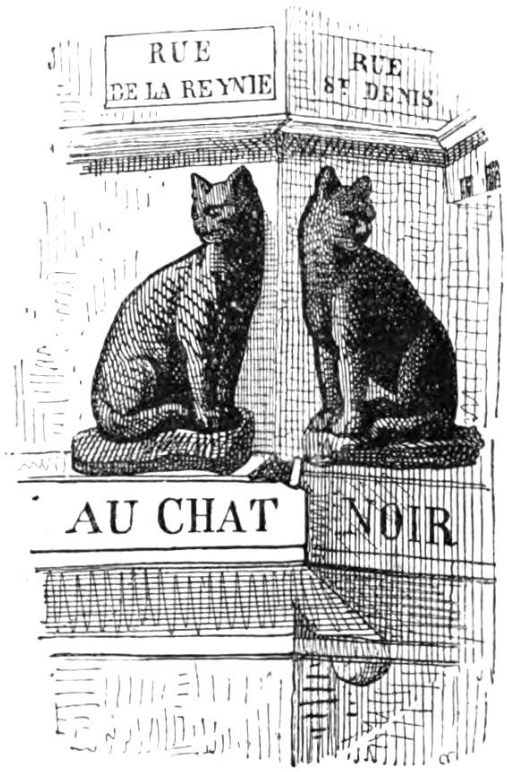
Les Crimes des Papes

Le chat, on doit le dire, parut à nos pères un animal plus bizarre que sympathique. On en a la preuve par sa fréquence sur les enseignes des marchands avec de singulières légendes, telles, par exemple, que *La Maison du chat qui pelote*. Le chat occupa une place considérable dans l'imagination des boutiquiers. Je ne parle pas seulement des cordonniers, qui naturellement devaient faire peindre sur leurs façades le *Chat botté*.

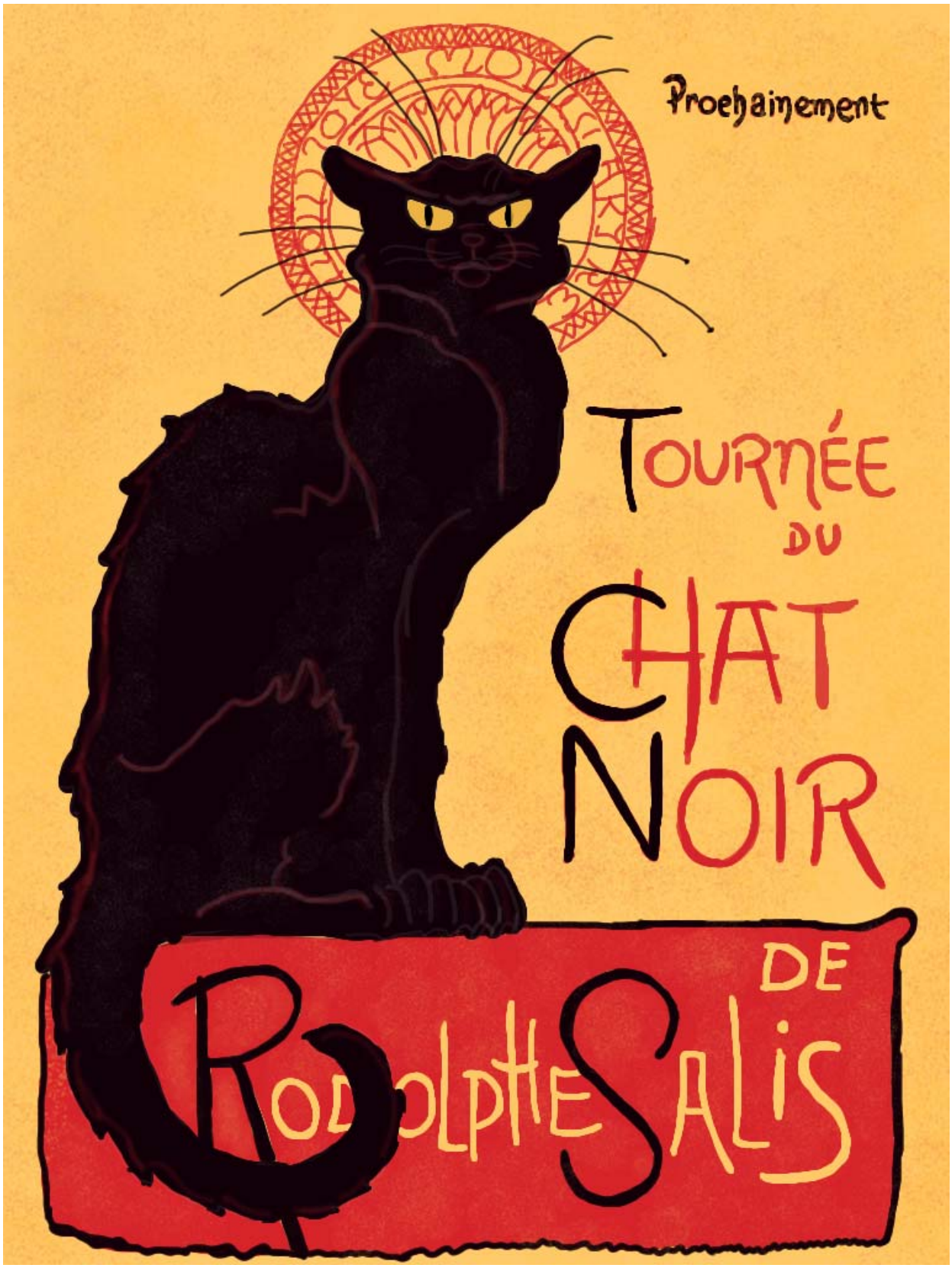
La silhouette de l'animal, sa malice proverbiale comparée à celle des femmes, son caractère de domesticité mêlée d'indépendance, en faisaient un être destiné à la représentation publique.

Champfleury écrit alors – au milieu du XIX^{ème} siècle – :

« Et aujourd'hui que s'effacent nos anciennes coutumes, que la pioche démolit tout ce qui était cher aux bourgeois parisiens[14], ce n'est pas sans regretter les vieilles enseignes que je m'arrête devant un des derniers débris du quartier des Lombards, la maison de confiserie qui porte à ses deux angles deux chats noirs fantastiques. »



[14] Sous le règne de Napoléon III, le baron Haussmann fut choisi pour mener à bien le grand dessein urbanistique de l'Empereur pour Paris. Des travaux ont conduit à la disparition quasi complète des derniers vestiges de la ville médiévale de la capitale… à l'exception des églises, mais aussi à la destruction de 25 000 maisons. En dix ans, Haussmann fit également procéder à la reconstruction de milliers d'immeubles du fameux « style haussmannien ».



Tournée du Chat Noir, affiche du peintre suisse Théophile Alexandre Steinlen, réalisée en 1896 pour promouvoir le cabaret parisien Le Chat noir, à Montmartre.

3 - LÉGENDES

Il serait facile de recueillir un certain nombre de légendes sur les chats, presque tous les peuples ayant donné libre cours à leur imagination en ce qui concerne les félins. Je citerai seulement trois légendes : une antique, une arabe, une russe.

Chez les Grecs, le chat était consacré à la chaste Diane. Les mythologues grecs prétendent que Diane avait créé le chat pour ridiculiser le lion, créé par Apollon avec l'intention d'effrayer sa sœur. Les anciens auteurs de blasons se sont ensuite emparés de cette légende antique, et ont attribué aux astres ce que les spécialistes de la mythologie portent au compte des dieux.

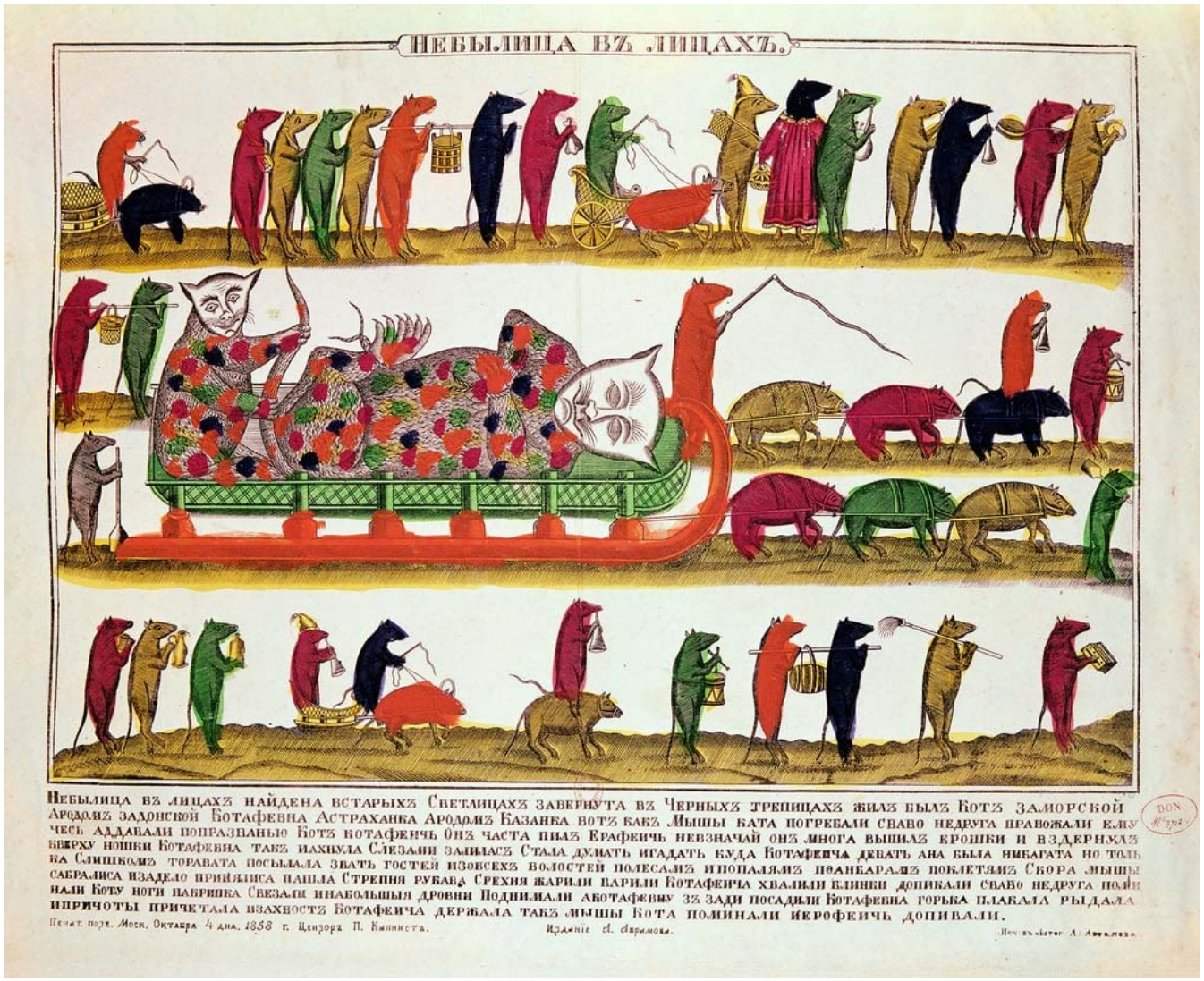
Damiréi, naturaliste arabe, qui a composé, au VIII^{ème} siècle de l'hégire, une *Histoire des animaux*, sous le titre de *Hauet-el-Haïa-wana*, donne les motifs de la création du chat :

« Lorsque Noé[15] fit entrer dans l'arche, disent les Arabes, un couple de chaque bête, ses compagnons, ainsi que les membres de sa famille lui dirent : "Quelle sécurité peut-il y avoir pour nous, et pour les animaux, tant que le lion habitera avec nous dans cet étroit bâtiment ?" Le patriarche se mit en prières et implora le Seigneur. Aussitôt la fièvre descendit du ciel et s'empara du roi des animaux, afin que la tranquillité d'esprit fût rendue aux habitants de l'arche. Il n'y a pas d'autre explication pour l'origine de la fièvre en ce monde. Mais il y avait aussi, dans le vaisseau, un ennemi non moins nuisible : c'était la souris. Les compagnons de Noé lui firent remarquer qu'il leur serait impossible de conserver intacts leurs effets et leurs provisions. Après une nouvelle prière adressée au Tout-Puissant par le patriarche, le lion éternua et il sortit un chat de ses naseaux. C'est depuis ce moment que la souris est devenue si craintive, et qu'elle a contracté l'habitude de se cacher dans les trous. »

[15] L'arche de Noé est, d'après la Bible, un navire construit sur l'ordre de Dieu afin de sauver Noé, sa femme, ses trois fils leurs épouses, ainsi qu'un couple de toutes les espèces animales, du Déluge sur le point d'advenir.
L'histoire est également mentionnée dans le Coran.

Les Russes ont une légende donnant la raison de l'antagonisme des chiens et des chats :

« Lorsque le chien fut créé, il attendait encore sa pelisse ; la patience lui manquant, il suivit le premier venu qui l'appela. Or ce passant était le diable, qui fit de cet animal son émissaire, et qui même en prend quelquefois l'apparence. La fourrure destinée au chien fut donnée au chat ; c'est peut-être ce qui explique l'antipathie des deux quadrupèdes, dont le premier estime que l'autre lui a volé son bien. »



Enterrement d'un chat par les souris, caricature du tsar Pierre le Grand[16]

[16] Pierre Ier, plus connu sous le nom de Pierre le Grand, devient tsar de Russie en 1682 et reçoit le titre d'empereur de toutes les Russies en 1721.

CHAPITRE III : LES CHATS ET LA SOCIÉTÉ

1 - LES ENNEMIS DES CHATS AU MOYEN ÂGE

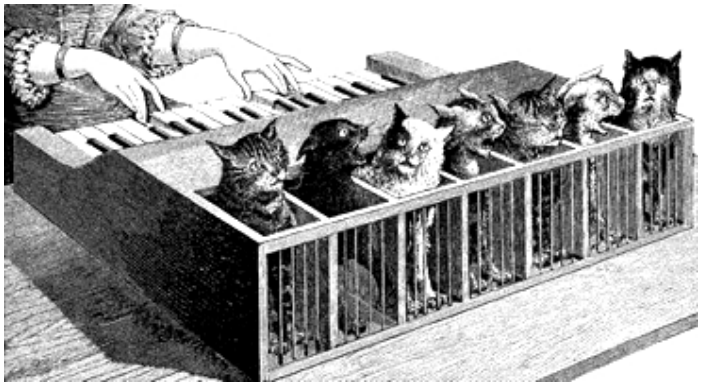
Le chat fut longtemps regardé comme un être diabolique. Il avait le caractère réfléchi. On en fit le compagnon des sorcières. Avec les hiboux et les cornues à formes bizarres, il fait partie du matériel des alchimistes ; du moins, c'est ainsi que l'ont compris les peintres romantiques.

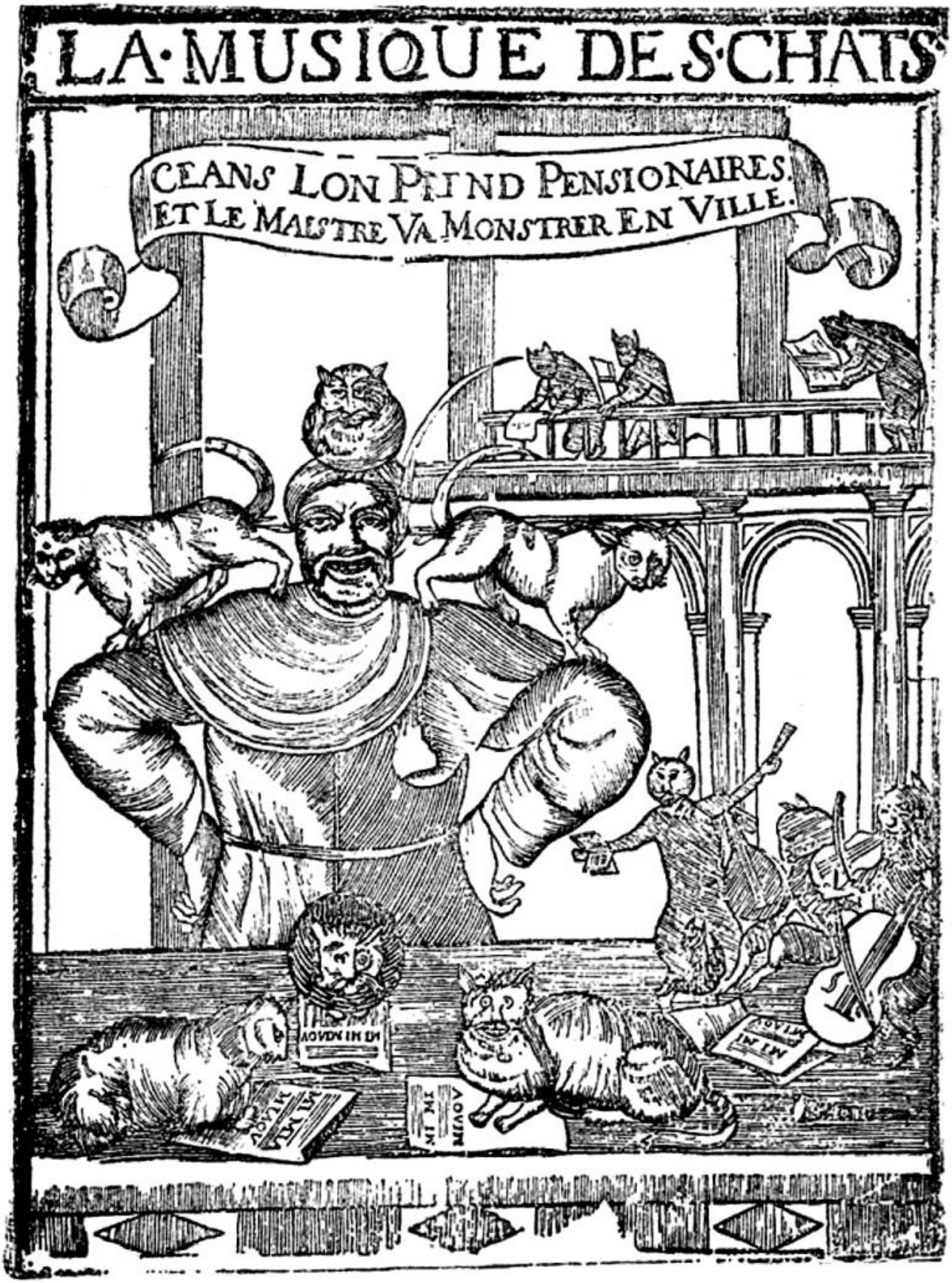
Le Moyen Âge, qui brûlait les sorcières et quelquefois les savants, se devait également de brûler les chats.

On peut citer, par exemple, le charivari, dont le sens premier est *musique de chat*. Et qui réside, dans les faits, en un concert bruyant et ridicule, qu'on faisait sous les fenêtres des veuves nouvellement remariées.

D'autres peuples martyrisaient les chats, sous prétexte de leur faire jouer un rôle dans les charivaris. Les Italiens appelaient cela *musica de' gatti* et les Allemands *Katzenmusik*.

Mais une telle musique donna également, à ces peuples, des idées saugrenues telles, par exemple, cet orgue où chaque note, représentée par la queue tirée de divers chats, produisait un miaulement qui répondait à d'autres miaulements.





Montreur de chats

C'étaient là plaisirs de fous qui, ne sachant qu'imaginer pour le divertissement des princes, ou des grands seigneurs auxquels ils étaient attachés, cherchaient des bizarreries qui répondissent aux mœurs grossières de l'époque.

Ces cruautés des siècles passés doivent être imputées à la terreur des sorcières et des chats, leurs prétendus acolytes. La renaissance conservait des restes de barbarie. Pour preuve, deux vers empruntés à l'auteur du *Miroir du contentement*, qui, sans pitié, parle :

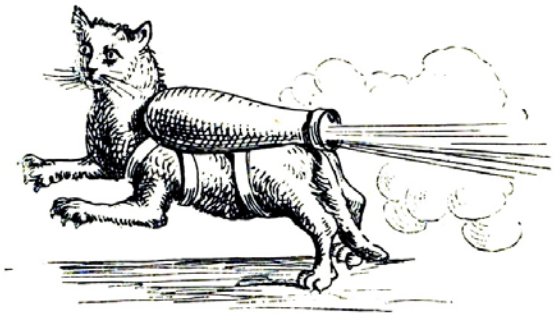
D'un chat qui, d'une course brève,
Monta au feu Saint-Jean en Grève.
Atroce spectacle que celui d'un animal nerveux se tortillant dans le feu comme un parchemin !

Les paysans, en qui les vieilles coutumes sont profondément enracinées, obéirent longtemps aux divertissements de la Saint-Jean, tels qu'ils étaient pratiqués dans les villes. En Picardie, dans le canton d'Hirson, se célébrait la nuit du premier dimanche de carême, le Bihourdi. Dès que le signal était donné, fallots[17] et lanternes parcouraient le village. Au milieu de la place était dressé un bûcher auquel chaque habitant apportait sa part de fagots. La ronde commençait autour du feu ; les garçons tiraient des coups de fusil ; les ménétriers étaient requis avec leurs violons, et, par-dessus tout, se faisaient entendre les miaulements d'un chat qui, attaché à la perche du bihourdi, tombait tout à coup dans le feu. Ce spectacle excitait les enfants, qui se mêlaient au charivari criant : Hiou ! Hiou !

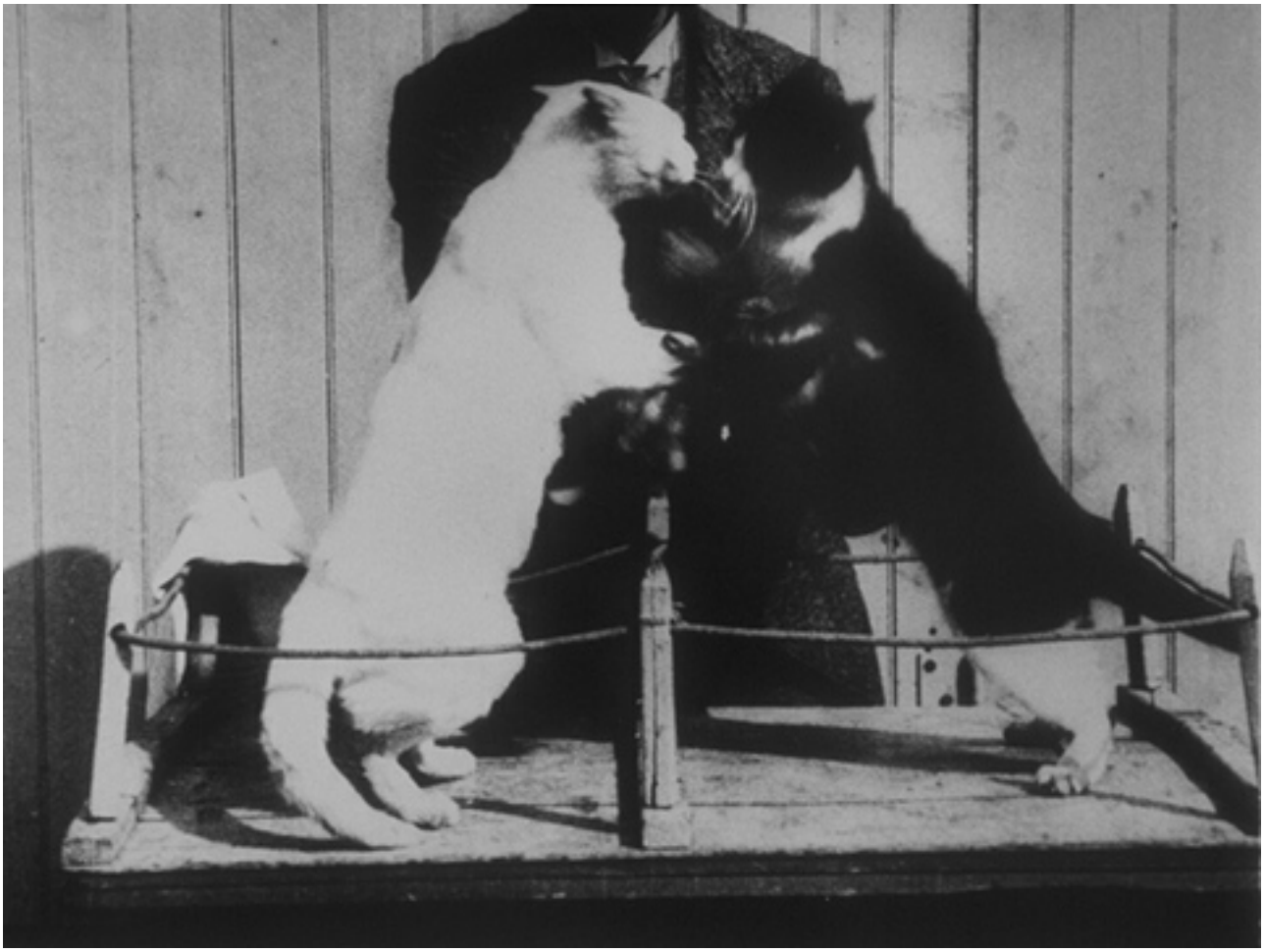
Depuis de nombreuses années, les chats échappent à ce martyre. L'animal, sauvé du feu, est la marque du pas qu'a fait la civilisation dans les campagnes. Quelques gens du canton, ayant appris à lire, apprirent, par conséquent, à réfléchir. Un instituteur qui, ayant quelque influence sur les enfants du village, aura démontré l'inhumanité de brûler un chat. Et le feu de joie sans chat rôti n'en fut pas moins joyeux !

Les Flamands furent plus humains, si on s'en rapporte à un arrêté de 1818, qui défend à l'avenir de jeter un chat du haut de la tour d'Ypres. Cette fête avait lieu habituellement le mercredi de la seconde semaine de carême.

[17] Grande lanterne.



Faut-il ranger au nombre des ennemis des chats l'inventeur, qui, au XVI^{ème} siècle, imagina de répandre la terreur dans les rangs des armées ennemies en remplissant d'odeurs abominables des canons que des chats portaient attachés sur leur dos ?



Scène de boxe entre deux chats maintenus par leur maître

Film des frères Lumière

2 - AUTRES ENNEMIS DES CHATS : LES PAYSANS ET LES CHASSEURS

Au XIX^{ème} siècle, on voyait dans la campagne, à la porte des chaumières, des animaux tristes, maigres, la robe couleur de broussailles, qui jetaient à la dérobée un coup d'œil timide sur l'épaisse tartine que l'enfant dévorait en leur présence. C'étaient des chats ; ils savaient qu'ils n'auraient pas une miette à recueillir de l'épaisse tartine.

Aux fêtes de famille, pendant lesquelles les paysans dévoraient des porcs tout entiers, le chat n'osait passer le seuil de la porte ; des coups de pied, voilà ce qu'il eut recueilli du service.

C'est à ces animaux qu'on peut appliquer ce que disait Diderot[18] des chats de sa ville natale : « Les chats de Langres sont si fripons que, même lorsqu'ils prennent quelque chose qu'on leur donne, on dirait, à leur air soupçonneux, qu'ils le volent. »

Quand, l'hiver, un feu de sarments pétillait dans la cheminée, le chien s'étalait paresseusement devant le foyer, en défendant l'approche au chat. Ce n'est que dans les grosses fermes, où l'abondance s'étendait des gens aux bêtes et entretenait un semblant d'harmonie entre tous, que, timidement, sous une chaise, le chat se rapprochait du chien qui, entre les jambes de son maître, rêvait de ses aventures de chasse. Mais là où sévissait la misère, il n'y avait pas de sûreté pour les chats considérés, malgré leur utilité incontestable, comme moins amis de l'homme que le chien.

Où se nourrissait le chat de village, où il s'abreuvait, personne ne s'en inquiétait. La chatte, à l'époque de mettre bas, se cachait dans l'endroit le plus sombre du grenier. Si elle tombait malade, c'est dans quelque coin du fointier[19] qu'elle terminait ses jours, ne laissant aucun regret.

[18] Denis Diderot est un écrivain, philosophe et encyclopédiste français du XVIII^{ème} siècle.
[19] Ou fenil, ou hourdage : grenier à foin.

Le chat de campagne, d'après un dessin de Ribot.

Durs pour les animaux, durs pour les vieillards, tels sont trop souvent les gens de campagne. « Bouches inutiles ! » disaient-ils. Les chats devaient déployer de l'ingéniosité pour ne pas mourir de faim. La nature les ayant taillés pour la chasse, ils devinrent fatalement chasseurs. C'est pourquoi ils éveillèrent la colère de rivaux menaçants, les hommes, qui leur firent une guerre injuste et cruelle.

« Je ne rencontre jamais un chat en maraude, au bois ou dans la plaine, sans lui faire l'honneur de mon coup de feu » disait M. Toussenel[20].

Et l'homme, qui écrivait parfois des pages heureuses en faveur des oiseaux, incitait aussi les chasseurs à imiter sa cruauté :

« J'engage vivement tous mes confrères en saint Hubert à faire comme moi. »

Sans tomber dans la sensiblerie, on s'explique difficilement de pareils sentiments. Une antipathie pour un animal n'excuse pas la cruauté. Que l'on puisse voir dans un tableau flamand ou espagnol du XVI^{ème} siècle, dans quelque coin du tableau, un soldat déchargeant son fusil sur un chat caché dans un orme, certes, car cela se passe au temps où la loi n'avait pas étendu sa protection sur les animaux. Mais au XIX^{ème} siècle, tirer un coup de fusil inutile sur un chat était contraire à la morale.

Le chat domestique de campagne a d'autres ennemis : le *Journal d'agriculture pratique* contenait, au XIX^{ème} siècle, un énorme réquisitoire à son sujet.

Selon le rédacteur, le plus grand destructeur du gibier, c'était le chat :

« La nuit, il rôde dans la campagne, guettant avec plus de patience qu'un pêcheur à la ligne, les lièvres et les lapins qui s'ébattent, enhardis par l'obscurité. Les bonds du chat sont aussi terribles que ceux d'une panthère ; d'un saut, l'animal tombe sur les lapereaux, et on lui fait un crime que ses griffes recourbées pénètrent dans les chairs comme un hameçon… »

Le rédacteur a enjoint aux propriétaires ruraux d'empêcher leurs fermiers, métayers, vignerons, pâtres, meuniers, forestiers, journaliers, de conserver des chats chez eux. Pour lui, comme pour M. Toussenel, un coup de fusil terminerait promptement l'affaire.

La passion égare les ennemis des chats. Ce n'est pas tout que de dresser un réquisitoire, c'est oublier que la mission des chats à la campagne est d'éloigner les rats et autres rongeurs, destructeurs de blé.

[20] Alphonse Toussenel, auteur de *Histoire des misères et des fléaux de la chasse en France,* et de *L'Esprit des bêtes, vénerie et zoologie passionnelle* au XIX^{ème} siècle.

3 - LES AMIS DES CHATS

Si les chats comptent des détracteurs, ils ont aussi des enthousiastes.

Au premier rang de leurs partisans se dressent deux figures politiques considérables : Mahomet[21] et Richelieu[22].

On sait le nombre et le nom des objets qui appartenaient à Mahomet : neuf épées, trois lances, trois arcs, sept cuirasses, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, sept chevaux, deux mules, quatre chameaux, sans compter la jument Borac sur laquelle le prophète monta au Ciel, et le chat Muezza qu'il affectionnait d'une façon toute particulière. À l'époque de Mahomet, le chat n'était pas fort commun en Arabie, ce n'est guère que dans la vallée du Nil qu'il était vénéré et chéri de tous. Il devint assez tard l'animal favori des musulmans, par vénération pour le prophète, que les fidèles cherchent à imiter en toutes choses. Tournefort[23], dans son livre *Relation d´un voyage du Levant*, paraît avoir été le premier à citer la légende de Mahomet, relative au chat.

Voici donc la légende de Mahomet et du chat Muezza[24] :

« Mahomet rêvait à sa politique ; sur sa manche était accroupi Muezza. Pendant que le chat ronronnait, Mahomet songeait, car c'est une excellente basse aux méditations que le ronron des chats. Peut-être le prophète songeait-il à son Paradis. Il songea longuement, le chat s'endormit.

Forcé d'aller à ses devoirs, Mahomet prit des ciseaux, coupa la manche de son habit sur laquelle était accroupi le chat, et se leva, heureux de n'avoir pas troublé le sommeil de l'animal. »

Telle est la légende orientale.

---

[21] Mahomet, fondateur de l'islam, en est considéré comme le prophète majeur.

[22] Armand Jean du Plessis de Richelieu, dit le cardinal de Richelieu, est un ecclésiastique et homme d'État français du XVII^{ème} siècle. Il fut le principal ministre du roi Louis XIII.

[23] Joseph Pitton de Tournefort est un botaniste français du XVIII^{ème} siècle.

[24] Retrouver l'histoire de Muezza, le chat de Mahomet dans *Histoires de chats*, d'Alex Coutet, avec les illustrations de Berti.

« Que prouve-t-elle, et quel enseignement doit-on en tirer ? Que le prophète était plein de douceur pour les animaux et qu'il donnait exemple à son peuple d'une mansuétude poussée à l'extrême.

C'est le secret des hommes qui ont des nations à gouverner, un empire à fonder, une religion à établir, que de se montrer pleins de pitié pour les faibles. Tout d'abord les femmes sont avec eux ; car ce sont des sentiments féminins que la protection de l'enfant et de l'animal.

La force, la violence, la cruauté, n'ont jamais été que des moyens passagers de gouvernement. La persuasion, la douceur, la pitié, autant de qualités qui restent associées à jamais au nom des conducteurs des peuples », ajoute Champfleury.

Un autre politique, le cardinal de Richelieu, aimait les chats, pour son divertissement.

Tel que *les Mémoires du temps* nous le peignent, Richelieu était habituellement de mauvaise humeur. Toutefois, sachant se contraindre, aimant les femmes, taquin, mystificateur à l'occasion, pourvu que ses propres mystifications lui arrachassent quelques rires, cela n'adoucissait toutefois point le fond de son humeur.

Un passage des *Historiettes* de Tallemant des Réaux[25] explique parfaitement le caractère de Richelieu :

« Il lui prenoit très-souvent des mélancolies si fortes qu'il envoyoit chercher Boisrobert et les autres qui le pouvoient divertir, et il leur disoit : "Réjouissez-moy, si vous en avez le secret." Alors chacun bouffonnoit, et quand il étoit soulagé, il se remettoit aux affaires. »

Richelieu était, dit-on, constamment entouré de petits chats dans son cabinet, et se plaisait à voir leurs gambades. Mais ce ne fut pas un réel ami de la race féline, car il renvoyait les petits chats à peine âgés de trois mois, et en faisait venir un nombre égal de plus jeunes.

Ces chats étaient des sortes de saltimbanques, de clowns agiles, qu'il entretenait. La bande de ces masques remuants lui donnait sans cesse la comédie.

Un ami des chats plus délicat fut Chateaubriand. Il en est l'écrivain le plus enthousiaste, celui qui en a le mieux parlé, le plus sainement et dans le meilleur style.

Chateaubriand est lié aux chats, les chats sont liés à lui. Partout le préoccupent ces animaux, dans la fortune et l'infortune, en exil, en ambassade, à la fin de sa vie, lorsque, accablé de gloire, il gouverne la littérature du fond de l'Abbaye-aux-Bois.

Il a une telle admiration pour le chat, que lui-même trouve qu'il ressemble à un chat :

« Ne connaissez-vous pas près d'ici, disait-il en souriant à son ami le comte de Marcellus[26], quelqu'un qui ressemble au chat ? Je trouve, quant à moi, que notre longue familiarité m'a donné quelques-unes de ses allures. »

L'indépendance du chat, c'est là ce qui frappait Chateaubriand, qui lui aussi caressait la royauté à ses heures, mais ne s'abaissait pas à la flatter quand elle commettait des actes attentatoires à la liberté.

[25] Gédéon Tallemant des Réaux est un écrivain, gazetier et poète français du XVII^{ème} siècle.
[26] Lodoïs de Martin du Tyrac de Marcellus est un diplomate, voyageur et helléniste français du XIX^{ème} siècle.

Il faut citer la conversation de Chateaubriand avec son secrétaire d'ambassade sur les chats :

« J'aime dans le chat, disait Chateaubriand à M. de Marcellus[27], ce caractère indépendant et presque ingrat qui le fait ne s'attacher à personne, cette indifférence avec laquelle il passe des salons à ses gouttières natales. On le caresse, il fait gros dos, mais c'est un plaisir physique qu'il éprouve et non, comme le chien, une niaise satisfaction d'aimer et d'être fidèle à son maître, qui l'en remercie à coups de pied. Le chat vit seul, il n'a nul besoin de société, il n'obéit que quand il veut, fait l'endormi pour mieux voir, et griffe tout ce qu'il peut griffer. Buffon[28] a maltraité le chat : je travaille à sa réhabilitation, et j'espère en faire un animal convenablement honnête, à la mode du temps. »

En effet, Chateaubriand a travaillé à la réhabilitation du chat et s'il n'a pas eu le temps de la faire pédagogique, l'éloge de l'animal se trouve en divers endroits des *Mémoires*, mêlé à la politique, et plus intéressant que la politique :

Chateaubriand, pauvre, émigré à Londres[29], logeait vers 1797 chez une veuve irlandaise, Mme O'Larry, qui aimait les chats. Ce fut un trait d'union entre lui et son hôtesse.

« Liés par cette conformité de passion, dit-il dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, nous eûmes le malheur de perdre deux élégantes minettes, toutes blanches comme des hermines, avec le bout de la queue noir. »

Ainsi, voilà un animal d'un naturel, dit-on, peu aimant, et à l'occasion duquel deux étrangers se lient d'amitié. S'il faut en croire le noble exilé, le chat anglais n'a pas les vives allures du chat français.

Parlant de la nature si régulière et si disciplinée des environs de Londres, il disait :

« Le moineau de Londres, noirci par le charbon, se tait sur les chemins ; on n'entend jamais un chien aboyer ; on perfectionne les chevaux au point de leur défendre de hennir, et le chat lui-même, si indépendant, cesse de miauler sur la gouttière. »

[27] Lodoïs de Martin du Tyrac de Marcellus est un diplomate, voyageur et helléniste français XIX^{ème} siècle.
[28] Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, plus connu sous le nom de Buffon, est un naturaliste, mathématicien, biologiste, cosmologiste, philosophe et écrivain français du XVIII^{ème} siècle.
[29] L'exil de Chateaubriand en Angleterre, qui dura sept ans, est surtout au cœur d'un enjeu autobiographique, celui de la naissance de l'écriture, de la mise en scène de l'écrivain et de la légitimation de son écriture.

En ambassade à Rome, Chateaubriand reçut du Pape, un chat.

« On l'appelait Micetto, dit M. de Marcellus. Le chat du pape Léon XII, dont M. de Chateaubriand avait hérité, ne pouvait manquer de reparaître dans la description du foyer où je l'ai vu si souvent faire gros dos. En effet, Chateaubriand l'a célébré dans le morceau qui commence ainsi : "J'ai pour compagnon un gros chat gris roux..." »

M. de Marcellus ajoute que le culte du chat ne s'est jamais affaibli chez M. de Chateaubriand, quand tous ses autres sentiments se sont successivement éteints.

« Je me ferais volontiers, disait Chateaubriand à M. de Marcellus, l'avocat de certaines œuvres de Dieu en disgrâce auprès des hommes. En première ligne figureraient l'âne et le chat. »

Il resterait beaucoup à dire sur l'affection profonde que portait le grand écrivain aux chats.

D'après la fameuse estampe de Cornélius Visscher[30]

[30] Cornelis Visscher est un graveur néerlandais du XVIIème siècle.

4 - CÉLÈBRES AMOUREUX DES CHATS

Au nombre de ceux qui ont rendu justice aux chats, on doit mettre en première ligne Moncrif[31].

Lecteur de la reine, bien vu à la Cour par ses chansons et ses pièces de circonstance, cet écrivain ingénieux cultivait les lettres en se jouant : « Un des fruits, disait-il, qu'on doit naturellement se promettre des avantages de l'esprit, c'est de se procurer une vie agréable. »

Regardé comme un épicurien et traité comme tel, il vivait tranquille, jusqu'au jour où il s'avisa de faire preuve d'érudition dans le livre des *Chats*. Cette science causa le tourment de Moncrif ; toute la gent littéraire remplit l'air de cris.

Les Chats sont pourtant un livre agréable, parsemé de fins badinages. Ouvrage « gravement frivole, » disait l'auteur lui-même. Brochures, brocards, chansons et couplets satiriques plurent de tous côtés sur l'historiographe des chats, qu'on traitait spirituellement d'*historiogriffe*. Voltaire[32] et Grimm[33], en cette circonstance, furent particulièrement injustes, surtout Voltaire qui, dans ses lettres, faisait patte de velours à Moncrif, pour se moquer de lui avec ses amis, et renvoyer l'homme à ses *gouttières*.

Mais quand Moncrif fut appelé à siéger à l'Académie Française, l'orage augmenta tellement que le pauvre *historiogriffe* effaça de ses œuvres le travail sur les chats. À l'exception de d'Alembert[34] qui, en sa qualité de secrétaire perpétuel, était tenu à quelques réserves, et rendit, plus tard, justice au caractère aimable de l'homme, tout le monde se trompa sur la valeur de l'ouvrage de Moncrif.

[31] L'ouvrage le plus célèbre de François-Augustin (de) Paradis de Moncrif est son livre *Histoire des Chats.*
[32] Voltaire, de son vrai nom François-Marie Arouet, est un écrivain, notamment dramaturge et poète, philosophe et encyclopédiste français du XVIII^{ème} siècle.
[33] Les frères Grimm sont deux linguistes, philologues et collecteurs de contes de langue allemande du XIX^{ème} siècle.
[34] Jean Le Rond d'Alembert est un mathématicien, physicien, philosophe et encyclopédiste français du XVIII^{ème} siècle.

Parmi les fantasques, on peut citer, en opposition à Moncrif, le poète Baudelaire[35].

Chamfleury nous rapporte ces anecdotes, lui qui comptait le poète parmi ses amis :

« Combien de fois, nous promenant ensemble, ne nous sommes-nous pas arrêtés à la porte de la boutique d'une blanchisseuse de fin[36], sur le linge de laquelle un chat, étendu paresseusement, s'enivrait de la délicate odeur de la toile repassée ! Combien de contemplations devant ces vitres, derrière lesquelles de jeunes et coquettes repasseuses faisaient de jolies mines, croyant avoir affaire à des adorateurs !

Un chat apparaissait-il à la porte d'un corridor, ou traversait-il la rue, Baudelaire allait à lui, l'attirait par des câlineries, le prenait dans ses bras, et le caressait, – même à rebrousse-poil –. Il faut le dire, au risque de donner croyance aux légendes monstrueuses qui ont eu cours quand le poète fut atteint d'une paralysie qui laissait peu d'espoir, il y avait dans les tendresses de l'auteur des *Fleurs du mal* quelque chose de particulier, d'inquiétant et d'excessif qui en faisait un compagnon excellent pendant deux heures, fatigant ensuite par une tension sans doute trop névralgique, qui était pour tous ceux qui l'ont connu la caractéristique de sa nature. »

Les chats, à la louange desquels Baudelaire composa quelques éloquents morceaux de poésie empreints des agitations de son âme, servirent de base à des accusations d'actes cruels que, malgré ses longues fréquentations avec le poète, Chamfleury n'a jamais pu surprendre.

Les chats, objets des tendresses de Baudelaire, furent longtemps l'objet de railleries de la part des petits journaux.

« Les natures actives et turbulentes du journalisme sont trop opposées aux natures contemplatives pour admettre les replis sur soi-même, les méditations qui font le poète. » ajoutait Champfleury.

[35] Charles Baudelaire est un poète français du XIX^{ème} siècle.
[36] Blanchisseuse de fin : celle qui ne blanchit que le linge fin, comme chemises, cravates, mouchoirs, etc...

Dans sa jeunesse, Chamfleury fut reçu, place Royale, dans un salon décoré de tapisseries et de monuments gothiques. Au milieu, s'élevait un grand dais rouge, sur lequel trônait un chat, qui fièrement semblait attendre les hommages des visiteurs. C'était le chat de Victor Hugo, celui-là même que, peut-être, son indolence et sa paresse ont fait appeler « chamoine », dans *les Lettres sur le Rhin*.

Le chat de Victor Hugo, Jersey, entre 1852 et 1855

Un disciple cher au maître hérita de sa passion pour les chats, en y introduisant toutefois des variantes singulières. Théophile Gautier[37], à une certaine époque, partageait ses tendresses entre des chats et des rats blancs, oubliant qu'au logis le chat doit régner sans partage.

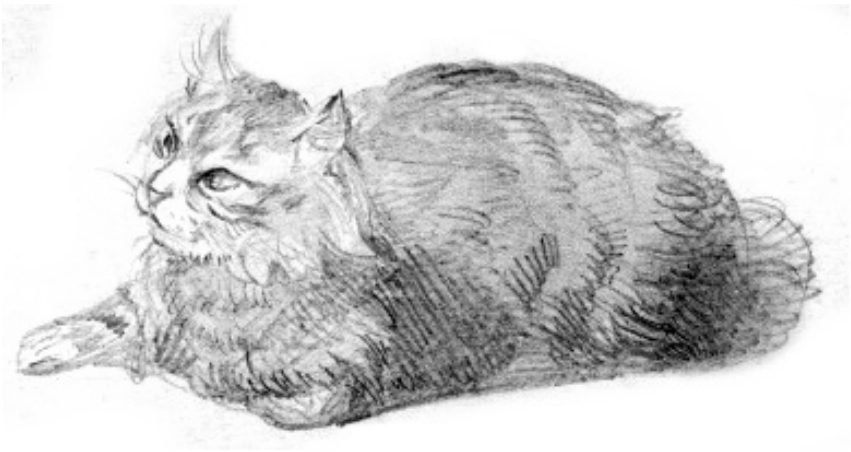
On peut également imaginer la chatte de M. Sainte-Beuve[38] se promenant sur son bureau, au milieu d'une accumulation de papiers et de notes qu'aucune servante n'osait déranger. L'historien de Port-Royal avait le véritable sens des chats, et sa maison était renommée dans le quartier pour l'affection qu'on témoigne à ces animaux.

[37] Jules Pierre Théophile Gautier est un poète, romancier et critique d'art français du XIX^{ème} siècle.
[38] Charles-Augustin Sainte-Beuve est un critique littéraire et écrivain français du XIX^{ème} siècle.

Chamfleury a également passé une heure des mieux remplies à causer chats avec Prosper Mérimée, qui les aimait et ne croyait pas ravaler sa qualité d'homme en accordant de l'intelligence à ces animaux. M. Mérimée ne leur reconnaissait guère d'autres défauts qu'une excessive susceptibilité. Selon lui, le chat prouvait sa susceptibilité par une extrême politesse.

« En cela, disait-il, l'animal ressemble aux gens bien élevés. »

M. Viollet-le-Duc[39] avait consacré la place la plus en vue de son antichambre à une mosaïque formée de chats, et, voulant ajouter une page d'illustration au livre de Champfleury, il avait laissé de côté momentanément plans et travaux, pour dessiner d'après nature la favorite du logis :



Nombre de célébrités pourraient être ajoutées à cette liste, qu'il faut pourtant clore. À côté des hommes en vue, il est des natures plus humbles, dont le culte pour l'animal doit être conservé.

[39] Eugène Viollet-le-Duc est un architecte français du XIX^{ème} siècle, surtout connu auprès du grand public pour ses restaurations de constructions médiévales, dont Notre-Dame de Paris, et sa célèbre flèche inaugurée en août 1859, et détruite dans le violent incendie du 15 avril 2019.

CHAPITRE IV : LA PERSONNALITE DES CHATS

1 - LE CHAT EST-IL UN ANIMAL DOMESTIQUE ?

« Tous nos animaux domestiques sont, de part leur nature, des animaux sociables, disait M. Flourens[40]. Le bœuf, le cochon, le chien, le lapin, vivent naturellement en société. Le chat semble, au premier coup d'œil, faire une exception ; car l'espèce du chat est solitaire.

Le chat est-il réellement domestique ? Il vit auprès de nous, mais s'associe-t-il à nous ? Il reçoit nos bienfaits, mais nous rend-il en échange la soumission, la docilité, les services des espèces vraiment domestiques ? Le temps, les soins, l'habitude ne peuvent donc rien sans une nature primitivement sociable, comme on voit par l'exemple même du chat. »

À son aide, M. Flourens appelle Buffon, qui a dit que : « Quoique habitants de nos maisons, les chats ne sont pas entièrement domestiques et que les mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis. »

Un autre naturaliste, M. Fée[41], a écrit dans l'*Instinct chez les animaux* :

« On a établi que le chat n'était pas un animal domestique, sans trop expliquer ce qu'on doit entendre par domesticité. Pour nous, la domesticité consiste à changer les habitudes d'un animal, à lui rendre nos caresses agréables, à le faire obéir à notre appel, à le fixer au foyer domestique, ou, du moins, à le faire vivre au milieu de nous. La chèvre et le cheval sont nos esclaves ; le chat ne l'est pas ; c'est là toute la différence… »

N'est-ce pas M. Fée qui a raison ?

[40] Marie Jean Pierre Flourens, médecin et biologiste français du XIX^{ème} siècle.
[41] Antoine Laurent Apollinaire Fée est un pharmacien, botaniste et écrivain français du XIX^{ème} siècle.

« Parmi les carnassiers, poursuit-il, le plus indomptable est la panthère ; le seul qui tue pour tuer est le couguar ; le seul dont les mœurs ont une douceur native, le guépard ; le seul vraiment intelligent, le chat. Celui-ci consent à être notre hôte : il accepte l'abri que nous lui donnons et l'aliment qui lui est offert. Il va même jusqu'à solliciter nos caresses, mais capricieusement, et quand il lui convient de les recevoir. Le chat ne veut point aliéner sa liberté. Si nous l'exploitons, il nous exploite, et ne veut être ni notre serviteur comme le cheval, ni notre ami comme le chien… »

« Le chat, dit encore M. Fée, est susceptible d'attachement et même à un très haut degré ; mais il faut le laisser aller à ses allures et attendre ses caresses. Une chatte, qui ne pouvait souffrir qu'on la touchât, venait s'offrir à la main quand il lui semblait bien prouvé qu'on ne voulait pas la retenir captive. Elle restait seule difficilement et, comme un chien, suivait le maître dans les appartements en miaulant doucement. L'isolement lui pesait et il lui fallait une compagnie. Chaque fois que son maître s'absentait pour plusieurs jours, on ne voyait plus la chatte ; prompte à reparaître aussitôt qu'il était de retour, elle manifestait alors une vive joie…

Un chat de la campagne connaissait l'heure où son maître revenait de la ville et il allait l'attendre au coin de la route, à plusieurs centaines de pas de l'habitation. De telles preuves de sympathie avaient été méritées par d'extrêmes bontés. Le chat, quand il aime, n'est point banal. Il faut beaucoup pour obtenir son affection ; peu de chose suffit pour qu'on la perde : c'est précisément en quoi il diffère du chien. On le dit traître parce qu'il griffe. Ses pattes sont armées d'ongles rétractiles, et souvent il s'en sert sans méchanceté véritable. Le chat est très excitable par l'électricité, et peut-être c'est à cette influence que l'on doit attribuer en partie les inégalités d'humeur auxquelles il se montre sujet. Toutefois, il est juste de remarquer qu'il n'est jamais agresseur. »

Cette dernière observation est d'une extrême justesse. Non-seulement le chat n'est pas agresseur, mais il ne griffe jamais sans motifs. Le chat, quand il est arrivé à l'âge de raison – de trois à quatre mois –, ne griffe que parce qu'en le taquinant on l'excite à griffer.

Celui qui n'a pas tenu longtemps dans sa main la patte du chat ignore ce que pense le chat. C'est réellement une grande jouissance que de caresser le dessous des pattes du chat, cette poche souple où, comme dans un écrin, sont renfermées précieusement les griffes.

Avec les oreilles, le dessous des pattes est un des endroits où le chat aime les caresses humaines, et si on lui parle avec douceur en même temps, alors le chat cherche à comprendre le sens des paroles.

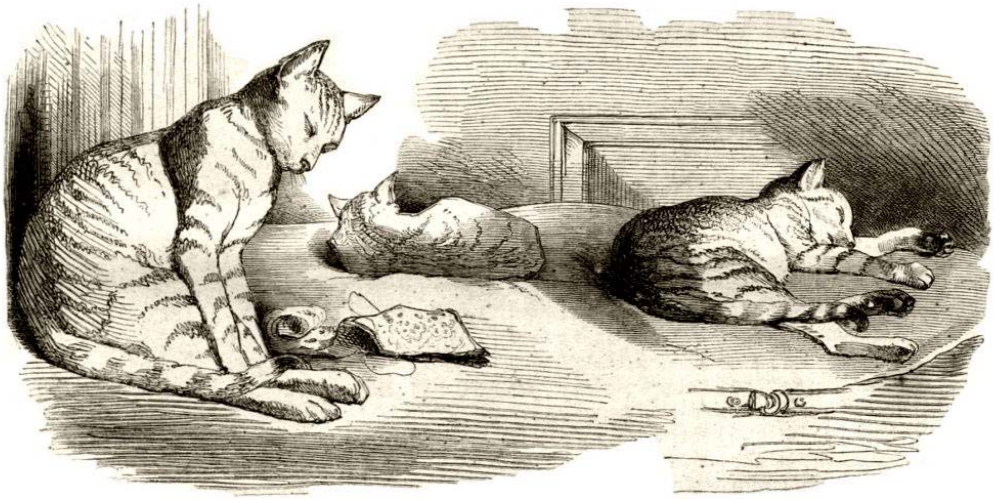
Le système nerveux du chat étant d'une excessive délicatesse, les caresses trop prolongées l'énervent, et il mord ou griffe la main qui l'excite ; mais qu'un mot le rappelle à la douceur, l'animal paraîtra honteux d'avoir dédaigné un être affectueux dans un moment d'oubli. Il griffe encore quand la main, passant et repassant sans cesse devant ses yeux, lui paraît un objet mobile à saisir. Tel est le doigté particulier dont l'a doué la nature. Il griffe également l'enfant qui, le privant trop longtemps de sa liberté, lui tire les oreilles et les vibrisses, ou le serre fort dans ses bras au risque de l'étrangler. Sans doute, l'enfant n'a pas conscience du désagrément qu'il cause à l'animal. Le chat a conscience de la perte de sa liberté, de l'asphyxie, de la douleur que lui causent oreilles et vibrisses tirées, et il se défend avec les armes que la nature lui a données.

M. Fée disais que le chat n'est ni hargneux, ni agressif, ni colérique, qu'il n'attaque pas ceux de son espèce, et qu'il ne se jette pas sans pitié sur les faibles, comme le fait le chien :

« Chacun peut faire une remarque qui est en faveur de l'espèce féline. Lorsque les chats mangent à la même gamelle, ils restent en paix ; lorsque les chiens prennent leur repas en commun, ils se battent. L'animal égoïste et tartufe laisse la pitance à ses compagnons ; l'animal doux et caressant arrache l'os à son voisin... »

« Il n'est ni sociable ni docile », affirmait gravement M. Flourens.

Des chats peuvent vivre en bonne intelligence avec des perroquets, des singes, des rats ! Et on est parvenu, sans grands efforts, à faire coucher dans la même niche chiens et chats.



« Le chat de Granville », étude de Jean-Jacques Grandville[42]

Le chartreux Vigneul-Marville[43], dans ses *Mélanges*, rapporte qu'il vit à Paris une dame qui, par son ingéniosité et par la force de l'éducation, avait appris à un chien, à un chat, à un moineau et à une souris à vivre ensemble, comme frères et sœurs. Ces quatre animaux couchaient dans le même lit et mangeaient au même plat.

Le chien, à la vérité, se servait le premier, et copieusement ; mais il n'oubliait pas le chat, qui avait l'honnêteté de donner à la souris certains petits morceaux qu'elle préférait, et laissait au moineau les miettes de pain que les autres ne lui enviaient pas.

« Après la panse venait la danse, ajoute Vigneul-Marville ; le chien léchait le chat et le chat léchait le chien ; la souris se jouait entre les pattes du chat, qui, étant bien appris, retirait ses griffes et ne lui en faisait sentir que le velours. Quant au moineau, il voltigeait haut et bas et becquetait tantôt l'un, tantôt l'autre, sans perdre une plume. Il y avait enfin la plus grande union entre ces confrères d'espèces si différentes, et l'on n'entendait jamais parler ni de querelle ni du moindre trouble entre eux, tandis qu'il est impossible à l'homme de vivre en paix avec son semblable. »

[42] Grandville, ou Jean-Jacques Grandville, pseudonyme de Jean Ignace Isidore Gérard, est un caricaturiste, illustrateur et lithographe français du XIX^{ème} siècle.
[43] Noël Argonne, dit dom Bonaventure d'Argonne, dit monsieur de Moncade, dit Vigneul-Marville, est un moine et homme de lettres français du XVIII^{ème} siècle.

Dupont de Nemours[44], qui avait observé une extrême douceur sociale chez les animaux jouissant d'une nourriture abondante, disait :

« Au Jardin des Plantes, un vieux chat de grande taille, qui sans doute avait perdu son maître, conduit par la misère au brigandage, n'y trouvait qu'une ressource insuffisante. À peine restait-il dans ses pattes desséchées de quoi cacher ses griffes, son œil était large et hagard, sa maigreur affreuse, son aspect hideux. C'était près de la cuisine de M. Des Fontaines[45] qu'il avait établi son embuscade ordinaire. À la moindre négligence, il y entrait avec l'audace du désespoir, saisissait la première prise, était loin en trois sauts. On le poursuivait avec des balais : "Au chat ! Vieux chat ! Vilain chat !"

On n'attendait plus ses attaques. D'aussi loin qu'il paraissait on courait à lui ; il fuyait. La garde était si bonne, et sa frayeur si grande, qu'il ne pouvait plus rien attraper. Il mourait de faim.

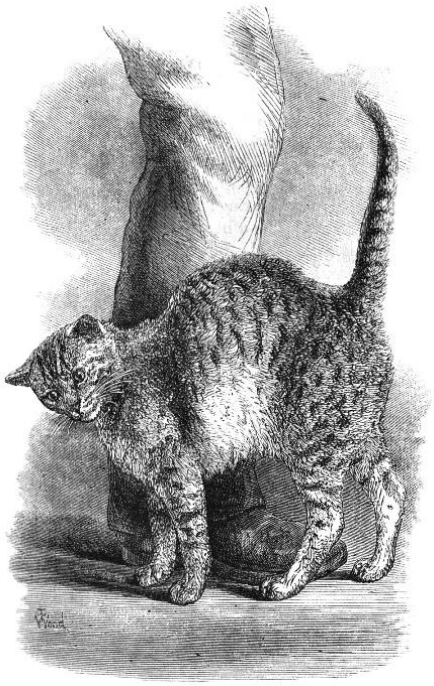
Un jour, M. Des Fontaines, à sa fenêtre et seul dans la maison, vit le malheureux chat, chancelant, se traîner sur le mur voisin, prêt à tomber en faiblesse. Qui ne connaît la bonté du cœur de M. Des Fontaines ? Il eut pitié de l'animal, fut chercher trois morceaux de viande, et les lui jeta successivement.

Le chat happe le premier morceau, puis voit que cette fois on ne le poursuit pas, revient un peu plus près, prend le second morceau et se sauve encore. La troisième fois, il se rapproche davantage et, la viande prise, s'arrête un instant pour regarder son bienfaiteur.

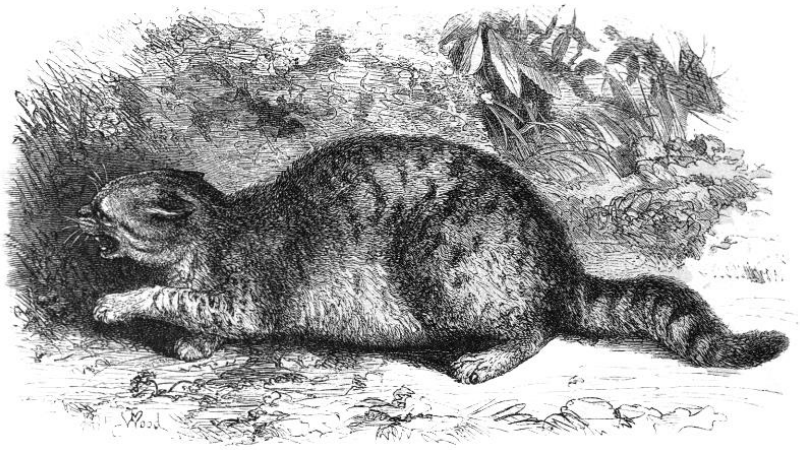
Une demi-heure après, il était entré par la fenêtre dans la chambre de M. Des Fontaines, et, paisiblement couché sur le lit, il s'était dit : "Celui-là n'est pas impitoyable ". Il avait eu occasion d'observer dans ses campagnes et ses expéditions précédentes, que celui-là était le maître des autres, et son âme reconnaissante ajoutait : "Mes malheurs sont finis, j'ai un protecteur." »

[44] Pierre Samuel du Pont de Nemours est un philosophe, journaliste, économiste, homme politique, diplomate, et entrepreneur français du XIX^{ème} siècle.
[45] Monsieur Joseph-Léon-Marc de Fontaines, comte de Logères, ancien officier de cavalerie, chevalier de la légion d'honneur.

Dans son livre *De l'Origine des espèces*, Darwin[46] s'était déjà occupé des chats. On lui doit cette observation, que les chats qui ont les yeux bleus sont presque toujours sourds. Il a fait remarquer encore que les chats ont l'oreille droite, parce qu'étant perpétuellement aux aguets, les muscles de l'oreille sont, dès le plus bas âge, sans cesse en exercice, tandis que les animaux domestiques apathiques ont les oreilles lâches et pendantes.



Chat dans une expression d'affection



Chat, sauvage et prêt à se battre

Charles Darwin, L'expression des émotions chez l'homme et les animaux.

Dessins de T. W. Wood[47]

[46] Charles Robert Darwin est un naturaliste et paléontologue britannique du XIX^{ème} siècle, dont les travaux sur l'évolution des espèces vivantes ont révolutionné la biologie avec son ouvrage *L'Origine des espèce*, paru en 1859.

[47] T. W. Wood était un illustrateur zoologique anglais, auteur des dessins précis des œuvres majeures du XIX^{ème} siècle.

2 - TOUS NE SONT PAS DOMESTIQUES : LES CHATS SAUVAGES

En ce XIX^{ème} siècle, Champfleury dit : « On essaya, à diverses reprises, au Jardin des Plantes, d'acclimater des chats sauvages du Népal, du Cap – dit *obscura*, à cause de sa couleur noire –, ou de Java – chat-léopard – ; mais Frédéric Cuvier[48] ne cite guère que le chat noir du Cap, qu'il put étudier momentanément :

« Ce chat, écrit Cuvier dans son *Histoire naturelle des mammifères*, avait les yeux et le naturel d'un chat domestique. Il avait été apprivoisé et abandonné à lui-même sur le bâtiment qui le ramenait en Europe. Comme le chat domestique, il faisait la guerre aux rats, et eut d'autant plus de succès qu'il était grand et fort. À son arrivée à la ménagerie, on le tint d'abord renfermé ; mais bientôt on put lui rendre sa liberté. Sauf la répugnance qu'il avait à se laisser prendre et même toucher, on aurait pu le croire un chat domestique : il resta attaché aux lieux où on le nourrissait ; mais tous les autres chats mâles en furent exclus. Il n'en souffrit même aucun dans un cercle assez étendu hors de sa demeure, et j'ai eu tout lieu de croire que les ennemis que par là il s'était faits, ne furent pas étrangers à sa mort. Quoique jeune, il ne vécut guère chez nous qu'un an. »

Chat-léopard

Chat noir du Cap

[48] Georges Frédéric Cuvier, zoologiste et paléontologue français du XVIII^{ème} siècle.

Chat Serval, Égypte

Chat Ganté, Afrique

Chat sauvage, par Friedrich Specht[49]

[49] Friedrich Specht est un illustrateur naturaliste allemand du XIX^{ème} siècle.

Parmi les chats sauvages, on peut citer une sous-espèce vivant en Europe : le chat forestier, chat sylvestre, ou chat sauvage d'Europe. En France, il est présent dans toute la chaîne des Pyrénées ainsi que dans un large quart Nord-Est, et commence, en ce début de XXI^{ème} siècle, à être aperçu dans les départements du Nord-Ouest.

Il est très difficile de distinguer un chat forestier d'un chat domestique : sa stature est plus imposante – il est plus long que le chat domestique de 50 % –, sa fourrure est plus longue, sa queue cylindrique et épaisse. Le chat forestier a un manteau tigré assez touffu. Le poitrail et le ventre sont plus clairs que le dos.

Spécimen naturalisé

Le chat forestier, comme l'indique son nom, est grandement dépendant de la présence de forêts. Ces félins affectionnent aussi particulièrement les zones humides et les forêts riveraines de grandes surfaces d'eau – rivières, lacs –.

3 - CURIOSITÉ ET SAGACITÉ

Champfleury raconte : « La fenêtre vient d'être ouverte. Il est rare que le bruit de l'espagnolette ne réveille pas le chat qui, étendu sur un fauteuil, le quitte pour s'accroupir sur le balcon et respirer l'air. Quand il en a pris une dose suffisante, qu'il l'a flairé et humé, pour ainsi dire, au moindre bruit dans la rue, l'animal avance la tête en dehors du balcon, tant les choses vivantes l'intéressent.

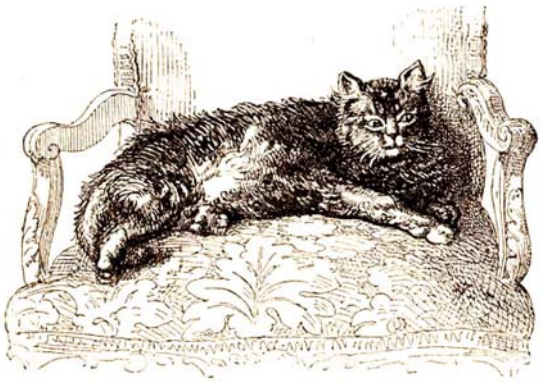
La croisée d'en face s'ouvrant pour donner passage à une servante qui secoue un tapis, la voisine qui arrose ses fleurs, le voisin qui fume, la voiture enrayée, le chien qui passe, l'alerte facteur, le maraîcher criant ses légumes, le gamin qui siffle, autant de motifs d'extrême curiosité pour le chat.

Tous ces détails, il en fait son profit : replié paresseusement, fermant à demi les paupières, un sourire philosophique caché dans la barbe, le chat médite sur les divers profils dont il vient de meubler son cerveau. Il cherche à se rendre compte des actes et des choses qui l'ont plus particulièrement frappé : la distribution des lettres, les fleurs, la fumée de tabac, le gamin, les légumes. »

Voltaire parlait ainsi de la curiosité innée chez les animaux :

« La curiosité est naturelle à l'homme, aux singes et aux petits chiens, dit-il dans le *Dictionnaire philosophique*. Prenez avec vous un petit chien dans votre carrosse, il mettra continuellement ses pattes à la portière pour voir ce qui se passe. Un singe fouille partout, il a l'air de tout considérer. »

En effet, pourquoi le chat quitterait-il le fauteuil où il est si paresseusement étendu quand on ouvre la fenêtre, si la curiosité ne l'y poussait ?



Pour la sagacité, personne, ne la niera. En voici un exemple cité par Champfleury :

« Après déjeuner, j'avais pour habitude de jeter le plus loin possible, dans une pièce voisine, un morceau de mie de pain qui, en roulant, incitait mon chat à courir. Ce manège dura plusieurs mois ; le chat tenait cette miette de pain pour le dessert le plus friand. Même après

avoir mangé de la viande, il attendait l'heure du pain, et avait calculé juste le moment où il lui semblait extraordinairement gai de courir après le morceau de mie.

Un jour, je balançai longuement ce pain, que le chat regardait avec convoitise, et, au lieu de le lancer par la porte dans la pièce voisine, je le jetai derrière le haut d'un tableau, séparé du mur par une inclinaison légère. La surprise du chat fut extrême : épiant mes mouvements, il avait suivi la projection du morceau de pain, qui, tout à coup, disparaissait.

Le regard inquiet de l'animal indiquait qu'il avait conscience qu'un objet matériel traversant l'espace ne pouvait être annihilé.

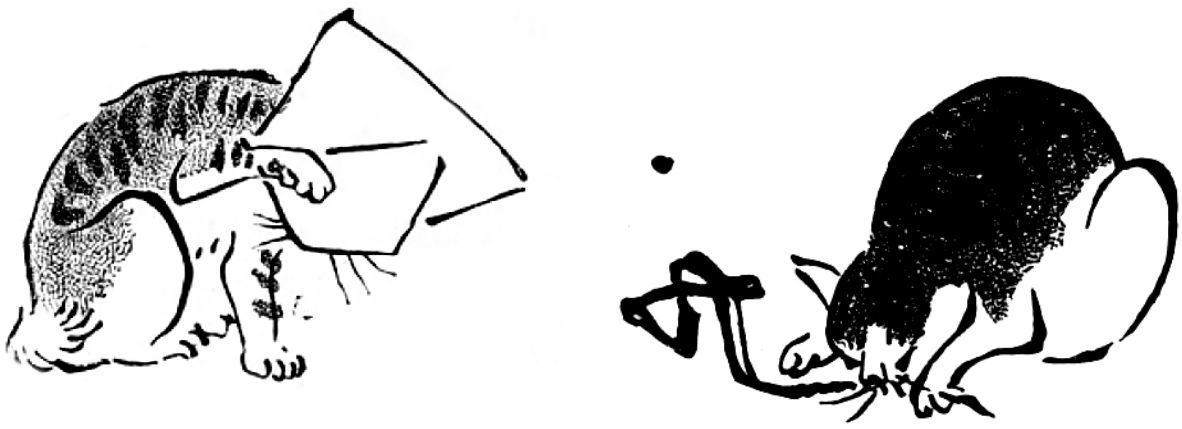
Un certain temps le chat réfléchit, puis il alla dans la pièce voisine, poussé par le raisonnement suivant : pour que le morceau de pain ait disparu, il faut qu'il ait traversé le mur.

Le chat désappointé revint. Le pain n'avait pas traversé le mur. La logique de l'animal était en défaut.

J'appelai de nouveau son attention par mes gestes, et un nouveau morceau de pain alla rejoindre le premier derrière le tableau.

Cette fois, le chat monta sur un divan et alla droit à la cachette. Ayant inspecté de droite et de gauche le cadre, l'animal fit si bien de la patte, qu'il écarta du mur le bas du tableau et s'empara ainsi des deux morceaux de pain.

N'est-ce pas là de la sagacité doublée d'observation et de raisonnement ? »



Fac-similés de gravures japonaises

4 - LE LANGAGE DES CHATS

Un philosophe naturaliste, de ceux qui purent s'inspirer directement des doctrines des grands esprits du XVIII^{ème} siècle, Dupont de Nemours, ne crut pas inutile d'étudier l'intelligence des animaux et le parti qu'en pourraient tirer les hommes.

Dans un Mémoire adressé à l'Institut, Dupont de Nemours donnait aux observateurs un moyen de comprendre les animaux.

« Étudier les animaux en nous », telle était sa méthode.

Les arides controverses sur l'âme des bêtes, il les abandonnait aux métaphysiciens ; pour lui, il se rattachait à l'école de Montaigne[50], se posant ce problème :

« C'est à deviner, dit-il, à qui est la faulte de ne nous entendre point, car nous ne les entendons pas plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. »

Montaigne dit encore : « Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens : aussi ont les bestes des nostres, environ a mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent et nous requièrent : et nous elles. Au demeurant, nous découvrons bien évidemment qu'entre elles il y a une pleine et entière communication, et qu'elles s'entr'entendent... »

Caricature japonaise

[50] Michel Eyquem de Montaigne, seigneur de Montaigne, plus connu sous la simple dénomination de Montaigne, est un philosophe, humaniste, écrivain érudit et moraliste français du XVI^{ème} siècle.

L'homme, intelligence supérieure, a la faculté de se rendre compte des intelligences inférieures. Ses sensations les plus intimes, il peut les passer au filtre de la raison et les étudier jusque dans leurs infinitésimales nuances. Si l'enfant ne peut suivre les rouages compliqués dont la civilisation a armé l'homme, l'homme juge nettement des perceptions de l'enfant, de même que la nourrice comprend l'enfant qui ne comprend pas la nourrice.

L'animal, c'est l'enfant. Or, Dupont de Nemours, faisant un pas de plus que Montaigne, voulait pénétrer les mystères du langage animal :

« Ce qui nous empêche, disait-il, de comprendre les raisonnements de la plupart des animaux est la peine que nous avons à nous mettre à leur place : peine qui tient aux préjugés par lesquels nous les avons avilis en même temps que nous exagérions notre importance.

Mais quand nous avons acquis la conviction que les animaux qui nous sont inférieurs sont néanmoins des êtres intelligents, et que par cela même qu'ils n'ont à exercer leur intelligence que sur un moindre nombre d'idées et d'intérêts, ils y portent une attention plus durable, plus répétée, en sont plus fortement frappés, les repassent plus souvent dans leur mémoire. Leur dictionnaire est donc court ; la grammaire plus que simple ; très peu de noms, environ le double d'adjectifs, le verbe presque toujours sous-entendu ; des interjections qui sont en un seul mot des phrases entières : aucune autre partie du discours. »

Chat et souris, par Hoki Katsushika

Une théorie si ingénieuse aboutit malheureusement à la traduction d'une chanson de rossignol, dont les adversaires de Dupont de Nemours purent se moquer trop facilement.

Marco Bettini[51] avait transcrit ainsi, deux siècles auparavant, le chant du rossignol :

Tiouou, tiouou, tiouou, tiouou, tiouou,
Zpe tiou zqua
Quorrror pipi
Tio, tio, tio, tio, tio,
Quoutio, quoutio, quoutio, quoutio,
Zquo, zquo, zquo, zquo,
Zi, zi, zi, zi, zi, zis, zi, zi, zi,
Quorrror tiou zqua pipiqui.

Ces onomatopées, Dupont de Nemours les traduisait, faisant parler « le rossignol pendant la couvaison », par la comptine suivante :

Dors, dors, dors, dors, dors, dors, ma douce amie,
Amie, amie,
Si belle et si chérie :
Dors en aimant,
Dors en couvant,
Ma belle amie,
Nos jolis enfants, etc…

Un faiseur de romances n'eût pas mieux trouvé. On railla la découverte avec raison.

[51] Mario Bettini, Jésuite, philosophe, professeur et écrivain italien du XVII^{ème} siècle.

Les Grecs appelaient le chat *ailouros* et sa parole *laruggisein*.

Les Latins disaient *felis* et n'ont point désigné sa parole.

Chez les Arabes on l'appelle *Ayel* ou *Cotth*, sa parole *naoua*.

Le cri du chat se traduit par *ming* chez les Chinois.

Les Allemands l'appellent *Katze*, et sa parole *miauen*.

Les Anglais disent *cat*, et sa parole to *mew* – prononcez miou –.

Pour le dialogue habituel avec ces animaux, on peut retenir, comme conclusion, cette citation de Montaigne : « Quand je me joue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moi, plus que je ne fais d'elle ? Nous nous entretenons de singeries réciproques : si j'ai mon heure de commencer ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne. »

5 - LES QUALITÉS MORALES DES CHATS

Jules Troubat[52], qui a étudié de près les qualités des chats, avait envoyé à son ami Chamfleury les quelques lignes suivantes :

« Je crois que les chats ont une intelligence qu'ils cherchent à appliquer. C'est comme les enfants qui jouent à la guerre, aux métiers, aux voleurs et aux gendarmes ; c'est le besoin de s'appliquer à quelque chose de sérieux et de réel ; mais les forces leur manquent et leurs sens ne sont pas développés. Voilà une petite chatte dans le jardin ; elle grimpe sur l'arbre après des pigeons qu'elle est bien sûre de ne pas atteindre ; mais l'instinct la pousse à ce jeu de chasse.

Elle guette au passage l'homme qui fend du bois au fond du jardin, elle veut jouer avec lui, elle le suit des yeux : ses yeux clignotent, ils sont intelligents. Il y a là une intelligence qui n'est pas développée, et qui est un pur jeu comme pour les enfants… »

[52] Jules Simon Troubat est un homme de lettres français du XIX^{ème} siècle.

Petit chat noir en diable, par Jean-Jacques Grandville

M. Sainte-Beuve, disait également dans ses *Nouveaux Lundis* :

« Plein de feu, d'ardeur, d'une âme affectueuse et amicale, unissant à un fonds d'instruction solide les goûts les plus divers, ceux de l'art, de la curiosité et de la réalité, il semble ne vouloir faire usage de toutes ces facultés que pour en mieux servir ses amis ; il se transforme et se confond, pour ainsi dire, en eux. »

Que peut-on ajouter à une si fine appréciation, si ce n'est d'en fournir la preuve par ces citations ?

Dessin de Kreutzberger[53]

[53] Charles Kreutzberger est un peintre, graveur et poète du XIX^{ème} siècle

Vauriens à la poursuite du chat

6 - CINQ HEURES DU MATIN

Chamfleury, nous fait ici part des habitudes matinales de son propre chat :

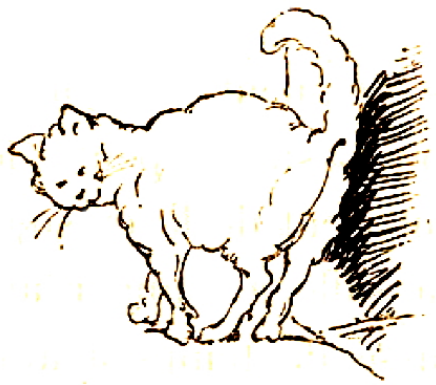
« C'est l'heure habituelle du réveil de mon chat. Accroupi au pied du lit, à la place qu'occupent les chiens sur les monuments consacrés aux preux, le chat est la plus exacte des horloges.

Il allonge ses jambes, bâille pour donner du jeu à sa mâchoire, ouvre de grands yeux. Une fois debout, il vient de s'élever graduellement à une hauteur extraordinaire ; grâce à la flexibilité de son épine dorsale, le dos, tout à l'heure rond et indécis, se change peu à peu en un monticule élevé. Ce n'est plus un chat, c'est une sorte de petit chameau.

Le ciel, vers cinq heures du matin, offre de splendides tableaux que le plus grand peintre est impuissant à rendre. Des gammes de rouge et de vert se succèdent, se marient, s'affaiblissent lentement et font comprendre la religion des adorateurs du soleil. Spectacle toujours varié, que l'homme ne saurait trop regarder et qui remplit tout le jour l'esprit d'une douce sérénité.

Le chat voit ce panorama se dérouler sous ses yeux ; mais je le soupçonne de s'intéresser en même temps à certaines choses plus matérielles. La fenêtre ouverte, il grimpe sur le rebord, flaire l'air et regarde curieusement au dehors.

Les oiseaux aussi sont réveillés et poussent de petits cris dans leurs nids. Ce pépiement a éveillé l'attention du chat et inquiète ses oreilles, qui vont en s'écartant, se rabaissent tout à coup, pointent en avant, comme les oreilles d'un cheval ombrageux, et se livrent à mille flexions qui font qu'aucun bruit n'est perdu, depuis la voix de la mère qui voltige autour du nid, jusqu'aux appels de la couvée réclamant le repas du matin.



Tout à coup le chat dresse le nez au vent, et les parties molles de ce nez, ainsi que les longues moustaches, entrent en mouvement. Un oiseau a passé devant la fenêtre ; voilà ce qui préoccupe l'animal. Il se penche, regarde de son œil vert : l'oiseau a fui à tire-d'aile et le chat retombe dans l'apathie, en apparence. Accroupi paresseusement, il feint de se rendormir, et la feinte consiste à baisser la jalousie de ses paupières devant l'étincelante émeraude des yeux.

Telle est la méthode de l'animal au guet. Dans sa naïveté, il s'imagine que l'oiseau qui vole librement va passer à portée de ses griffes, entrer par la fenêtre, peut-être tomber tout rôti dans sa gueule. Dix fois de suite, le chat s'endort et se réveille à volonté, jusqu'à ce qu'il ait compris que guetter à la fenêtre est chose infertile.

Six heures viennent de sonner. Le chat abandonne son poste, arpente lentement la chambre, va et vient de la cuisine à la salle à manger, de la salle à manger au cabinet de travail et pousse de temps à autre quelques cris plaintifs. Ses pas se portent plus volontiers vers le corridor où s'ouvre la porte donnant sur l'escalier. Il veut sortir, c'est sa préoccupation, sortir pour respirer à son aise… »

CHAPITRE V : LA VIE DES CHATS

1 - ENFANCE DES CHATS

Un petit chat, c'est la joie dans la maison. Tout le jour, la comédie s'y donne par un acteur incomparable.

Son théâtre est toujours prêt : l'appartement qu'il occupe. Et il a besoin de peu d'accessoires : un chiffon de papier, une pelote, une plume, un bout de fil, c'en est assez pour accomplir des prodiges de clownerie.

« Tout ce qui s'agite devient pour les chats un objet de badinage, dit Moncrif. Ils croient que la nature ne s'occupe que de leur divertissement. Ils n'imaginent point d'autre cause du mouvement ; et quand, par nos agaceries, nous excitons leurs postures folâtres, ne semble-t-il pas qu'ils n'aperçoivent en nous que des pantomimes dont toutes les actions sont autant de bouffonneries ? »

Chats dans une commode, de Jules Le Roy[54]

[54] Jules Le Roy est un peintre animalier français du début du XX^{ème} siècle,, spécialisé dans les tableaux de chats et chatons

Même au repos, rien de plus amusant. Tout est malice dans le petit chat accroupi et fermant les yeux. La tête penchée comme accablée de sommeil, les yeux mourants, les pattes allongées, jusqu'au museau lui-même semblent dire :

« Ne me réveillez pas, je suis si heureux ! »

Un petit chat endormi est l'image de la béatitude parfaite. Ses oreilles surtout sont remarquables dans le jeune âge, par leur développement. Immenses et comiques que ces deux oreilles plantées sur un petit crâne !

Voilà le petit chat sur pied ; ses yeux sont presque aussi grands que ses oreilles. Sa capacité d'observations est considérable, pas un détail ne lui échappe. Qui sonne ? Qui frappe ? Qui remue ? Qu'apporte-t-on à manger ? Car la curiosité est la faculté dominante du petit chat.

Les chats ont une grande analogie avec les enfants : eux aussi sont émerveillés à la vue d'un chapeau. Ils tournent autour, le flairent, semblent inquiets, se précipitent dans l'intérieur avec délices, passent leur tête sous le chapeau...

L'Heure du jeu, de Charles van den Eycken[55]

[55] Charles van den Eycken est un peintre belge du XIX^{ème} siècle, reconnu pour ses tableaux représentant des chats.

Après la curiosité vient la gourmandise.

Le physiologiste Gratiolet[56], voulant faire comprendre le ressenti de tous les organes, quand un sentiment de plaisir s'éveille, a pris pour exemple le chat dans l'enfance. Ce qu'il en dit est excellent :

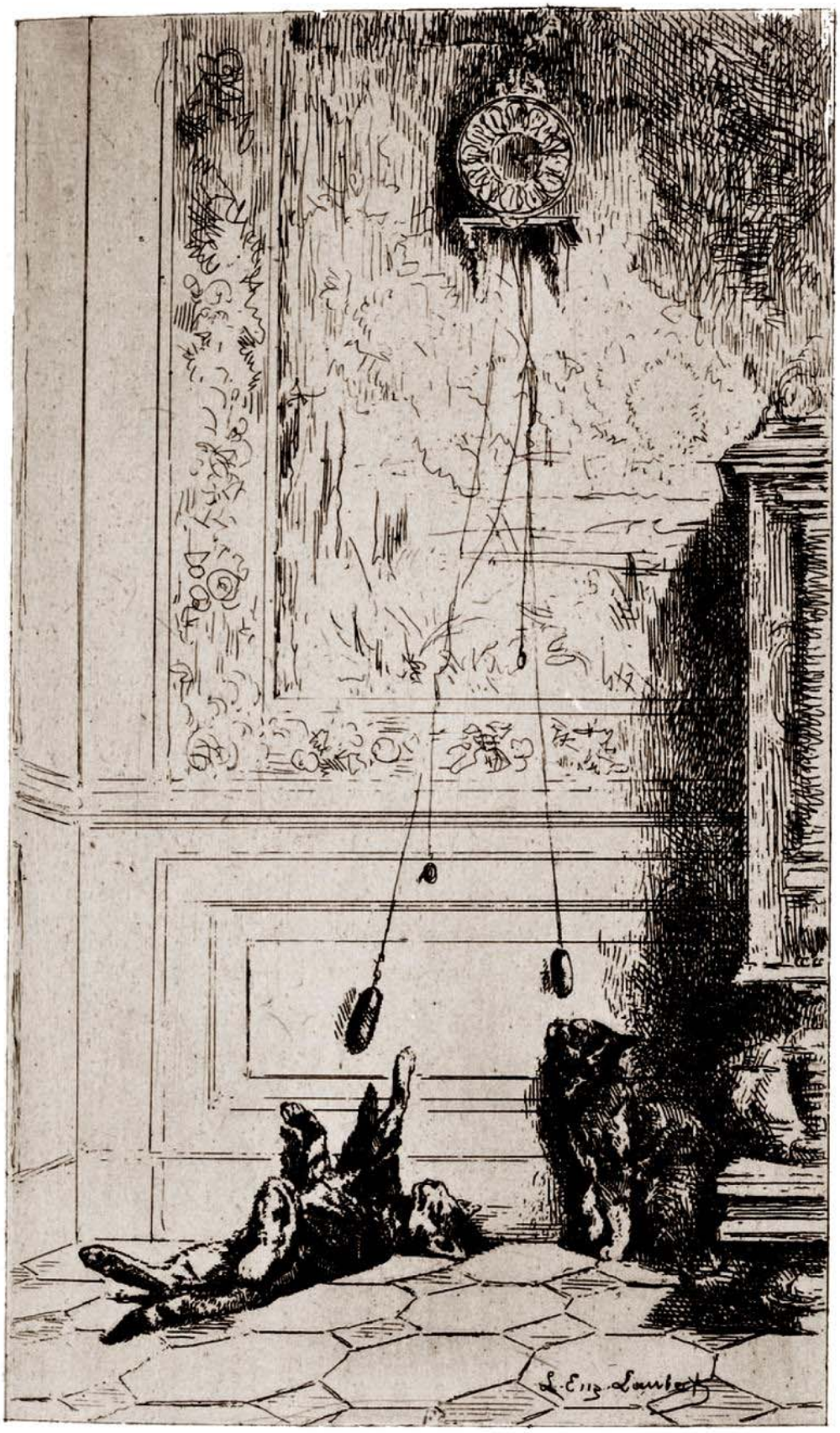
« Voyez un petit chat s'avancer lentement et flairer quelque liquide sucré ; ses oreilles se dressent ; ses yeux, largement ouverts, expriment le désir ; sa langue impatiente, léchant les babines, déguste d'avance l'objet désiré. Il marche avec précaution, le cou tendu. Mais il s'est emparé du liquide embaumé, ses lèvres le touchent, il le savoure. L'objet n'est plus désiré, il est possédé. Le sentiment que cet objet éveille s'empare de l'organisme entier ; le petit chat ferme alors les yeux, se considérant lui-même tout pénétré de plaisir. Il se ramasse sur lui-même, il fait le gros dos, il frémit voluptueusement, il semble envelopper de ses membres son corps, source de jouissances adorées, comme pour le mieux posséder. Sa tête se retire doucement entre ses deux épaules, on dirait qu'il cherche à oublier le monde, désormais indifférent pour lui. Il s'est fait odeur, il s'est fait saveur, et il se renferme en lui-même avec une componction toute significative. »

Un petit chat a son utilité et Chamfleury conseille aux amis de la race féline de laisser pendant au moins deux mois l'enfant à sa mère, et non pas seulement pendant l'allaitement :

« Le père et la mère sont arrivés à l'âge de tranquillité, de quiétude et d'assoupissement.

Un nouveau-né, par sa gaieté, les tire de leur paresse. Ce n'est pas lui qui les laissera dormir ni rêver. Le matin, il gambade follement sur le corps de ses parents et les lèche jusqu'à exciter leur système nerveux. Le père a beau marquer son irritation par les mouvements saccadés de sa queue ; le petit chat saute sur cette queue frétillante, la mord sans craindre les coups de patte et force ses parents à prendre part à ses ébats. Ainsi contribuera-t-il à rendre la souplesse à ses père et mère, dont les membres tendaient à la paresse. »

[56] Louis Pierre Gratiolet est un anatomiste, anthropologue et zoologiste français du XIX^{ème} siècle.



Jeux-de-chats, par Eugène Lambert

2 - SENTIMENTS DE FAMILLE

« J'avais deux chattes, dit Dupont de Nemours, l'une mère de l'autre : toutes deux en gésine[57].

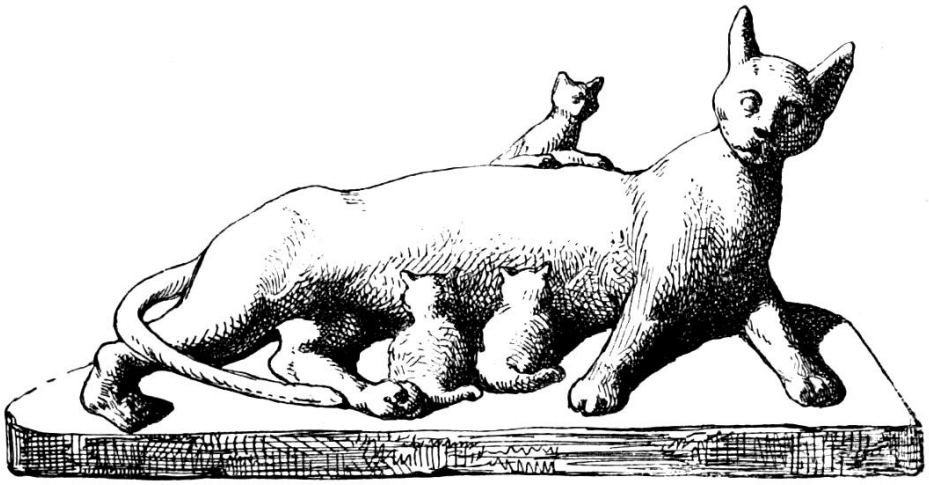
La mère avait mis bas le jour précédent. On ne lui avait ôté aucun de ses petits.

La jeune étant à sa première portée, eut un accouchement très-pénible. Elle perdit la connaissance et le mouvement à son dernier petit, encore non dégagé du cordon ombilical.

La mère tournait et retournait autour d'elle, essayant de la soulever, lui prodiguant tous les mots de tendresse, qui chez elles sont très-multipliés des mères aux enfants.

Voyant, à la fin, que les soins qu'elle prenait pour sa fille étaient superflus, elle s'occupa en digne grand-mère des petits qui rampaient sur le parquet, comme de pauvres orphelins. Elle coupa le cordon ombilical de celui qui n'était pas libre, le nettoya, lécha tous les petits et les porta l'un après l'autre au lit de ses propres enfants pour leur partager son lait.

Une bonne heure après, la jeune chatte reprit ses sens, chercha ses petits, les trouva tétant sa mère. La joie fut extrême des deux parts, les expressions d'amitié et de reconnaissance sans nombre et singulièrement touchantes. Les deux mères s'établirent dans le même panier ; tant que dura l'éducation, elles ne le quittèrent jamais que l'une après l'autre, nourrirent, caressèrent, guidèrent ensuite indistinctement les sept petits chats, dont trois étaient à la fille et quatre à la grand-mère. »



Bastet allaitant ses petits

[57] État d'une femme en mal d'enfantement.

3 - JEUX DE CHATS, PLEURS DE SOURIS

Le chat a aperçu, dans un appartement, un trou de souris : il va le flairer de près pour savoir si une odeur y dénote la présence de rongeurs. Le trou est-il habité, le chat ne s'en inquiète pas pendant le jour, il attendra la nuit, accroupi à quelques pas, sans faire un mouvement. Une nuit entière peut se passer sans résultats, l'animal ne perd pas patience. Il scrute tout l'appartement : la tanière de la souris peut avoir diverses sorties. Elles sont d'habitude étroites, placées dans les coins, aux endroits obscurs, sous les meubles...

Le chat n'a pas trouvé d'autres sorties, soit : pendant plusieurs nuits il se tient immobile près du trou, et quand le rongeur passe sa tête au dehors, avant de s'engager dans la pièce, c'est comme un coup de massue qu'il reçoit sur le crâne, qui le livre étourdi aux griffes du chat, sans pitié.

Chat ganté n'a jamais pris de souris, illustration de Jean-Jacques Grandville

Chat tuant des souris dans un paysage, par Gottfried Mind[58]

[58] Gottfried Mind, surnommé le Raphaël des chats, est un artiste peintre suisse du XIXème siècle.

4 - PROPRETÉ

C'est peut-être l'exquise propreté du chat qui fait que tous les peuples l'ont comparé à la femme. Le chat a l'amour de la toilette poussé au plus haut degré. Attaché au brillant de sa robe, il ne souffre pas qu'un seul poil soit couché en sens contraire.

Lorsque l'animal a mangé, il passe et repasse la langue de chaque côté des babines et des moustaches pour les nettoyer ; il se nettoie la robe avec sa langue, dont les aspérités font l'office d'une brosse. Comme il est impossible pour le chat, malgré sa souplesse, d'atteindre les parties supérieures de la tête, l'animal se sert de sa patte, qu'il humecte de salive pour lisser cet endroit.

Aussi, à propos des soins qu'un chat prend de sa personne, De Lasteyrie[59] a dit :

« On ne doit pas oublier que la propreté est non seulement une vertu sociale, mais aussi qu'elle contribue à la santé, et qu'elle est un signe de respect pour soi-même et pour autrui. »

Gravure et aquarelle de Gottfried Mind

[59] Charles Philibert de Lasteyrie du Saillant est un agronome, philanthrope français du XIX^{ème} siècle.

5 - L'ATTACHEMENT DES CHATS AU FOYER

On pourrait citer de nombreux exemples de chats qui, emmenés dans de nouveaux domiciles, revinrent, malgré l'éloignement, à l'ancien logis, guidés par un flair aussi subtil que celui du chien. Champfleury nous raconte l'anecdote suivante :

« Un curé de campagne fut un jour élevé en grade et appelé à diriger les âmes d'une petite ville voisine, à cinq lieues[60] de l'ancienne paroisse.

Son intérieur se composait jusque-là d'une vieille servante, d'un corbeau et d'un chat, trois êtres qui animaient la maison. Le chat était quelque peu voleur ; le corbeau, taquin, sans cesse le picotait de son bec ; la vieille servante criait après l'un, après l'autre, et le curé s'intéressait aux disputes de ce petit monde.

Le lendemain de l'emménagement à la ville, le chat disparut. Avec une sorte d'inquiétude, le corbeau sautilla dans tous les coins de la cour, cherchant son compagnon. Quant à la vieille servante, elle semblait regretter qu'aucun morceau de viande ne lui fût enlevé par le chat, et le curé craignait que cette tristesse, se tournant contre lui, ne lui fît subir l'avalanche de récriminations habituellement réservées à l'animal.

Quelques jours après, un des anciens paroissiens du curé vint lui rendre visite, et lui demanda si c'était à dessein qu'il avait laissé son chat au village.

On le voyait miauler aux portes du presbytère ; certainement le paysan l'eût rapporté à son maître, s'il n'avait cru qu'on voulait s'en débarrasser.

Maître et servante ayant protesté vivement contre cette accusation d'abandon, le chat fut ramené pour leur plus grande joie ; mais l'animal disparut encore une fois, sans s'inquiéter des sentiments d'affection qu'il inspirait.

De nouveau le curé fut averti que son successeur était troublé par les gémissements du chat qui, sinistre, errait par le jardin, et affectait d'offrir une désolée silhouette sur les murs du presbytère qu'il ne voulait pas abandonner.

[60] Ancienne mesure de distance – cinq lieues font environ 4 kilomètres –.

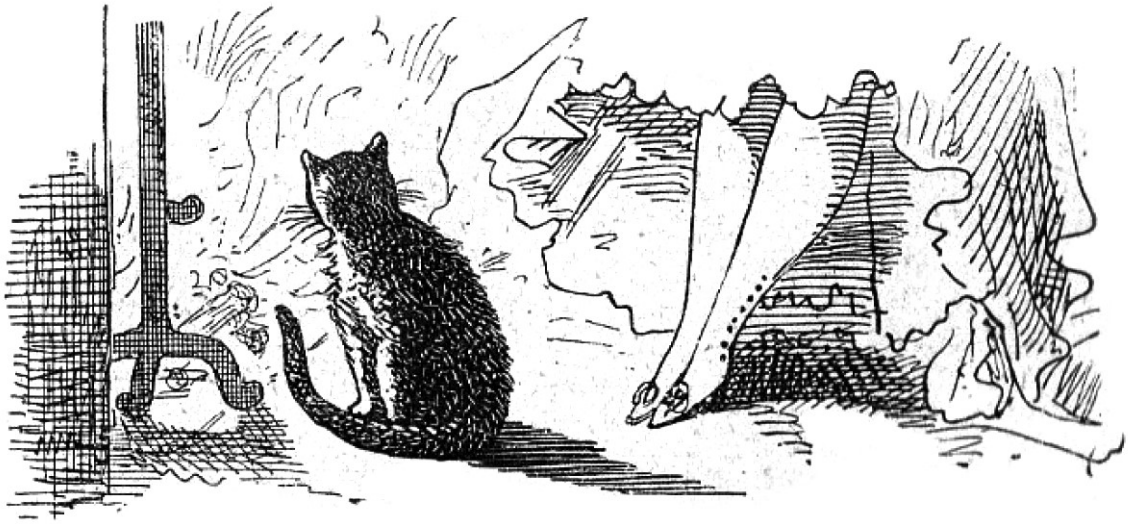
Une seconde fois l'animal fut ramené à la ville dans une misère affreuse. Depuis huit jours il était parti ; depuis huit jours il semblait ne pas avoir mangé. Ses os se comptaient sous sa robe sans lustre ; l'animal faisait piteuse figure.

La vieille servante alors abusa de soins et de prévenances pour le matou ; elle lui offrait de gros lopins[61] de viande et laissait la porte du garde-manger ouverte comme par mégarde, flattant ainsi les instincts de l'animal. Une si grasse cuisine ne put enchaîner le chat. L'ancien foyer lui tenait au cœur ; il portait aux murs du précédent presbytère l'attachement des personnes âgées qui ne survivent pas à une expropriation.

On apprit que l'entêté animal, plat comme une latte, poussait de lamentables miaulements qui fatiguaient le village ; même il était à craindre qu'un paysan ne lui envoyât un coup de fusil pour en débarrasser le canton.

La vieille servante, malgré l'ingratitude du matou, conservait pour lui une vive affection ; dans son bon sens, elle trouva un remède désagréable, mais qui, suivant elle, devait faire paraître la nouvelle cure un lieu de délices pour le chat.

S'étant emparé de l'animal, un homme l'introduisit dans un sac et trempa sac et chat dans une mare, après quoi le matou fut ramené à ses anciens maîtres, dans un état d'extrême irritation ; mais là se terminèrent ses escapades. »



Au coin du feu, croquis de Gavarni[62]

[61] Lopin : Petite parcelle de terrain, mais aussi : petite partie d'héritage, ou portion de quelque chose.
[62] Paul Gavarni, pseudonyme de Sulpice-Guillaume Chevallier, est un dessinateur, aquarelliste et lithographe français.

6 - AU JARDIN

Chamfleury nous rapporte, dans les quatre sous-chapitres à venir, des récits issus de ses propres études du chat :

« Dans un parc est cachée sous la verdure la maisonnette que j'habite ; un petit terrain moitié pelouse, moitié jardin, entouré d'une haie de sureaux et de rosiers sauvages, fait de cet endroit une solitude riante.

Le matin, certains oiseaux viennent s'ébattre dans les sureaux et font entendre un cri sec – t' t' t' t' t' t' t' t' t' – comme s'ils frappaient du bec contre une planche. Ce bruit attire le chat, qui se met en embuscade dans la haie et reste immobile des heures entières, sans rien rapporter de sa chasse, car il n'est pas de la race de ses confrères dont parle Montaigne, qui, magnétisant les oiseaux d'un regard vert, les font tomber dans leur gueule :

"On vit dernièrement chez moi un chat guestant un oyseau au hault d'un arbre, et s'estans fichez la veuë ferme l'un contre l'autre, quelque espace de temps, l'oiseau s'estre laissé choir comme mort entre les pattes du chat, ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat."

Une cabane, autour de laquelle s'accrochent quelques brindilles de vigne vierge, est adossée à un grand acacia. C'est mon cabinet de travail.

Tout d'abord, le chat vient faire ses griffes contre le tronc de l'acacia, après quoi il grimpe aux premières branches, saute à terre, remonte, redescend.

Ayant fait quelques tours dans le jardinet, le chat s'aperçoit que son maître pensif est courbé devant une table, griffonnant du papier. Cela ne fait pas son affaire. Il grimpe sur le banc à mes côtés, s'y accroupit un instant, et tout à coup saute sur la table, se demandant quelle est la grave occupation qui m'empêche de prêter attention à sa personne.

"Je serai grave aussi", semble-t-il dire pour se faire pardonner sa familiarité.

Et il se pose devant moi sur la table, dans la tranquille attitude de ses frères de l'Égypte.

Mais le mouvement de la plume fait briller ses yeux verts. Mauvais symptôme ! Le chat, trouvant que la plume ne court pas assez vite sur le papier, lui donne de petits coups de patte, que n'arrête pas un premier avertissement.

Qu'on est heureux d'être dérangé dans le travail, et quel excellent motif de paresse !

Le chat a repris son attitude solennelle, et moi ma plume. Mais ses taquineries recommencent.

"Hé ! hé ! " lui dis-je, en manière de second avertissement.

Ne l'ayant pas fait rentrer dans l'ordre, j'éloigne définitivement cet animal subversif.

Je suis donc délivré de l'opposition du chat ; mais ce n'est pas pour longtemps.

Après un instant de silence, j'entends sur le toit de la cabane un bruit d'éraillements bizarres : la vieille toile goudronnée, qui se déchire, donne alors passage, à travers les lattes, à une patte qui s'agite et se remue dans le vide comme si elle sollicitait une poignée de main.

C'est une suprême jouissance pour les chats et les enfants qu'un trou ! Une patte a crevé le toit, deux pattes vont donner la pantomime par la même ouverture. Comment travailler en face de la comédie qui se joue au-dessus de ma tête ?

Espérant échapper à ces complots, je quitte la place pour m'étendre dans un hamac accroché aux troncs de vieux sureaux, dont les branches entrelacées forment une ombre épaisse. Si je n'écris pas ce matin, du moins pourrais-je lire en paix.

Justement un petit chat étranger vient de descendre du toit voisin, et les deux compères savent se distraire ensemble, entremêler leurs folles courses de luttes capricieuses à travers les plates-bandes, faire assaut d'étreintes, de bonds, de cachettes dans les buis, de grognements, de morsures, d'oreilles tendues, de sauts de côté, de passes inattendues, d'yeux allongés et de gueules roses.

Que les deux compagnons courent après les papillons, qu'ils s'acharnent après un brin d'herbe remué par la brise, je veux l'oublier, étendu dans le hamac, un livre à la main.

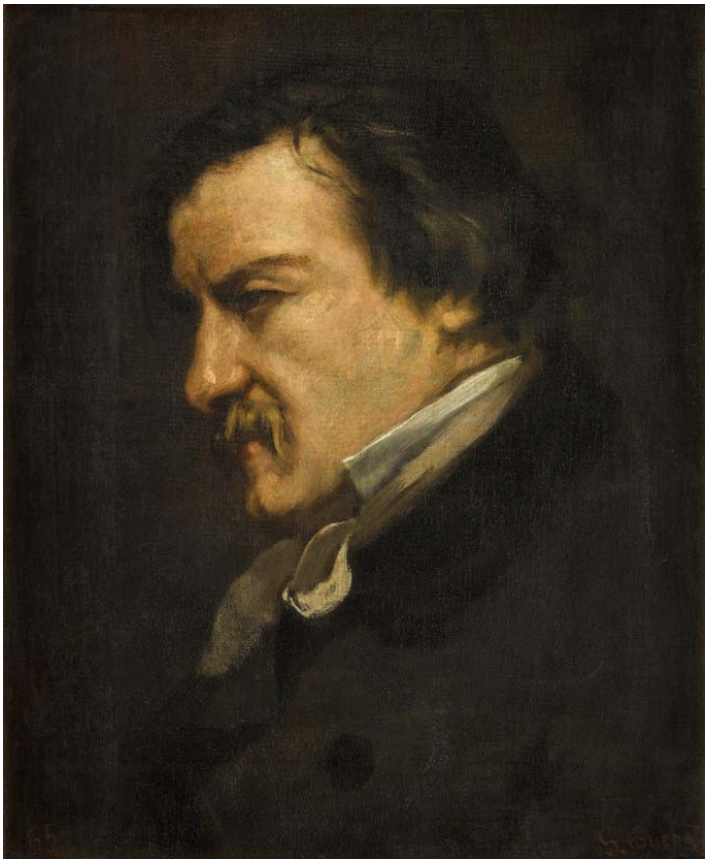
Un potage est excellent, le matin, pour l'estomac, et non moins excellente pour l'estomac intellectuel, une page de quelque bon écrivain.

En me dérangeant du travail, le chat m'a fait souvenir que j'ai oublié depuis quelque temps de lire La Bruyère[63], et me voilà en train de feuilleter le volume.

Un vent frais souffle à travers le feuillage ; les rayons de soleil ne peuvent traverser la voûte épaisse des sureaux. On est bien ici pour lire en paix.

[63] Jean de La Bruyère est un moraliste français du XVII^{ème} siècle.

Tout à coup un des petits chats s'élance après l'arbre de gauche, son compagnon saute après le tronc de droite, et les deux comédiens se rejoignent dans les branches au-dessus du hamac, passant leurs têtes à travers le feuillage. Ce sont des mines coquines, des trémoussements, des appels de pattes, des tressaillements de tout le corps, des jurons, de doux miaulements, des poses penchées, de comiques singeries qui, sans médire de l'écrivain le plus classique du XVII^{ème} siècle, me font abandonner son livre, les deux petits chats m'intéressant plus pour le moment, que les observations de La Bruyère sur l'homme. »



Portrait de Champfleury

7 - PROMENADE DANS LE PARC

« Mon intention, dans ces études, n'a pas été de médire des chiens. J'éprouve même un certain plaisir à être excité à la promenade par un chien qui, sautant, remuant la queue tournant autour de moi, me regarde avec des yeux qui semblent dire : Partons-nous ? Une fois dehors, j'aime ce brave compagnon qui file comme un train, se rappelle que son maître ne peut le suivre, revient sur ses pas, témoigne sa joie par mille gestes amicaux, aboie et repart en criant : "En avant !"

Mais il y a plus de charme et de délicatesse dans la compagnie du chat qui veut bien faire la conduite à son maître. Le chat n'invite pas à la promenade, n'éprouve pas la jouissance ambulatoire particulière au chien ou du moins n'en laisse rien paraitre. Il suit celui pour lequel il a de l'affection, à condition toutefois que la course sera de peu de durée et dans un endroit tranquille.

Un penseur qui, un livre à la main, se promène sous les charmilles d'un jardin, est particulièrement agréable à l'animal. Alors le chat court en avant, s'arrête tout à coup, se roule sur le sable en se frottant le dos avec délices. Il attend ainsi son maître, afin d'en recevoir quelque caresse, pour recommencer le même manège vingt pas plus loin. »

Mère chat avec une poussette, 1903, artiste inconnu, domaine public

8 - LES AMOURS DES CHATS

« Au commencement d'un hiver, je pus observer les phénomènes de l'amour chez un chat et une chatte que je tenais renfermés ; aucune de leurs évolutions ne fut perdue, grâce à un accident qui me faisait garder la chambre.

La chatte, plus joueuse que d'habitude, houspillait particulièrement le chat ; le chat supportait ces agaceries en philosophe et se tenait dans le platonique.

Le lendemain, ce fut au tour du matou de poursuivre la chatte, qui à son tour fit la sourde oreille. Trois jours durant, ces animaux jouèrent le dépit amoureux.

Le chat poussait de longs gémissements ; la chatte restait inflexible. Pas d'écho dans le cœur de la cruelle !

L'amant devenait sombre, mangeait à peine. Les pupilles de ses yeux étaient extraordinairement dilatées ; à son regard, on voyait combien il souffrait. Il miaulait d'une façon désespérée par intervalle, frottait sa robe contre les meubles, cherchant à éteindre le feu intérieur qui le dévorait. La chatte ne semblait pas avoir conscience de ce martyre.

Tout à coup j'entendis un cri lamentable, suivi de "fffff !" énergiques. Sur le parquet de la pièce voisine se roulait la chatte en proie à une sorte d'attaque névralgique. De son dos elle eût usé le plancher, tant elle frottait ses flancs avec acharnement.

Debout non loin d'elle, gravement, le chat contemplait ces bizarres convulsions, lui, plein de calme, se demandant ce qui poussait la chatte à se lécher les pattes, à se rouler de nouveau, à se lécher encore.

Quelques instants après, l'amoureux, croyant le calme revenu dans l'esprit de sa belle, s'en approcha et en reçut deux soufflets vivement appliqués sur le museau, ce qui ne parut pas l'inquiéter démesurément, car cinq minutes plus tard ses galanteries recommencèrent.

Qu'ils sont curieux les prodromes[64] de l'amour ! D'abord le chat mord le cou de la chatte. L'immobilité est égale au silence. Puis l'animal pétrit de ses pattes le corps de la femelle, jusqu'à ce qu'un long cri retentisse.

[64] Prélude.

Rendez-vous de chats, par Édouard Manet[65]

[65] Édouard Manet est un peintre et graveur français majeur de la fin du XIX^{ème} siècle.

Une semblable lutte se renouvela souvent le premier jour et sans trêve pendant les trois journées suivantes, la chatte jurant fortement après chaque triomphe de son vainqueur et administrant, sans y manquer, à la suite de la cérémonie, deux soufflets dont le matou riait dans sa barbe.

Toutefois, à partir du quatrième jour, le gaillard prit quelque repos. Allongé sur un fauteuil, il méditait sans doute sur ses bonnes fortunes ; mais la chatte ne l'entendait pas ainsi. Ayant appris de son seigneur et maître le secret de l'ensorcellement amoureux, à son tour elle mordit le cou du chat, piétina son corps, malgré ses grondements, et ne cessa ce manège que lorsqu'elle eût entraîné le mâle dans quelque coin.

C'est en pareille matière qu'il faudrait pouvoir traduire la langue chat. Entre la grande variété de miaou – on peut en compter soixante-trois, mais la notation est difficile –, j'en citerai un particulièrement expressif et accompagné d'un geste si précis, qu'il ne peut être traduit que par : "Viens-tu ?" Alors, d'un commun accord, les chats vont dans une pièce voisine se prodiguer mille serments.

Il est à remarquer que l'amour chez les animaux enfermés dans des appartements commence au jour pour se terminer à la nuit, et qu'au contraire, en plein air, il commence à la nuit pour se terminer au petit jour.

À l'extérieur, le matou, ne trouvant pas toujours d'obligeantes voisines, publie sa flamme par de tels cris, que toutes les chattes l'entendent à une portée de fusil.

La rencontre se passant entre futurs qui se voient pour la première fois, offre un cérémonial particulier.

Soit contrainte ou timidité, chat et chatte restent d'abord à une certaine distance l'un de l'autre. Ils épient leurs moindres gestes et se regardent dans le vert des yeux. Sans s'inquiéter si leur musique est d'accord – ce qui choque tant les gens au sommeil léger –, ils entament un farouche duo, qui dure quelquefois plusieurs heures. Ne s'étant jamais vus, ils ont beaucoup à se dire. Le chat se sert de paroles brûlantes ; la chatte, dans son langage, fait connaître ce qu'elle attend du soupirant.

Tous deux, rampent contre terre lentement et se rapprochent l'un de l'autre ; mais à peine le matou est-il près de la chatte, que celle-ci prend la fuite avec des tours et détours, des sauts périlleux, des jeux de cache-cache dont sont témoins cheminées et gouttières. Cette course a excité les amoureux ; ils s'arrêtent de nouveau, entrecroisent d'ardentes prunelles, jusqu'à ce que la chatte s'élance sur le mâle, l'égratigne et le morde.

Elle est plus violente qu'à l'intérieur, la passion en plein air. La férocité se mêle aux transports de l'amour. Des jalousies féroces entraînent les matous dans des combats sans trêve ni merci. Le chat qui *a couru* revient au logis le nez fendu, l'oreille déchirée. Pendant ses excursions, il n'a vécu que d'amour et d'eau fraîche. Et pourtant, son corps meurtri, son poil sale, sa maigreur, ses oreilles fendues, ne le retiendront pas longtemps au logis. »

À bon chat, bon rat, illustration de Jean-Jacques Grandville

9 - L'ÉGOÏSME DES CHATS

« Au moment de terminer ces études, je tombe sur un passage de Plutarque qui donne à réfléchir :

L'historien conte que César[66], voyant, à Rome, de riches étrangers qui allaient partout, portant dans leur giron de petits chiens et de petits singes, et les caressant avec tendresse, s'informa si dans le pays de ces voyageurs les femmes ne faisaient pas d'enfants.

"C'était, dit Plutarque[67], une façon tout impériale de reprendre ceux qui dépensent, sur des bêtes, ce sentiment d'amour et d'affection que la nature a mis dans nos cœurs, et dont les hommes doivent être l'objet. "

L'étude des sciences naturelles donne des notions plus exactes sur la nature des animaux, et je ne crois pouvoir mieux terminer qu'en traitant du prétendu égoïsme des chats.

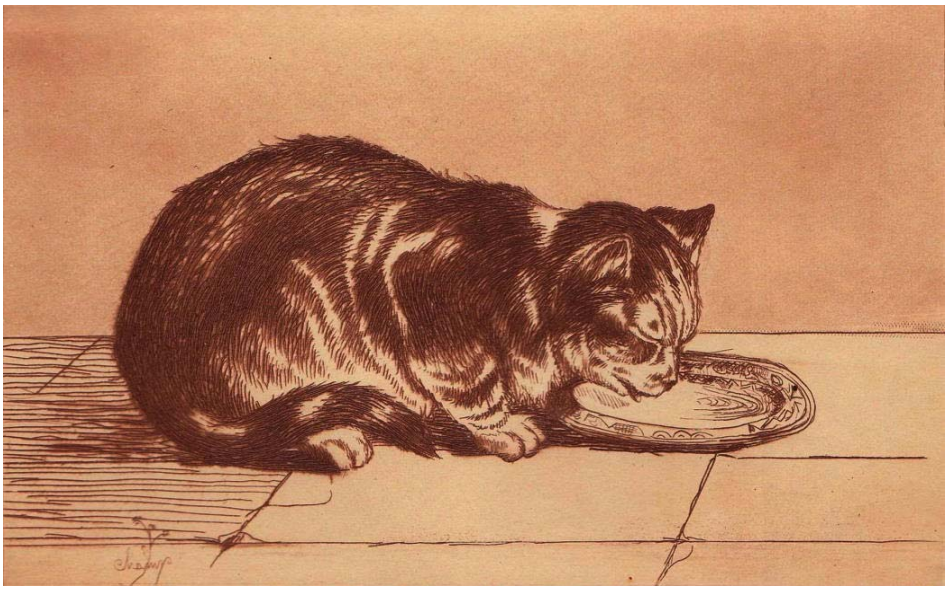
"Ne croyez pas que le chat vous caresse, il se caresse," dit spirituellement Champfort[68].

Ce joli mot, toutefois, doit être discuté, et pourrait, au besoin, se retourner contre l'homme :

Quand le chat a faim et que, pour solliciter sa pâture, il ronronne, frotte son corps contre les jambes de la personne qui a l'habitude de lui donner à manger, il est certain que ces vives démonstrations sont destinées à l'être dont il a besoin. Si, toutefois, il se caresse par la même occasion, ces marques d'affection sont avant tout destinées à son maître.

Mais pourquoi cette constante ingratitude, reprochée sans cesse au chat, ne lui a-t-elle pas aliéné le cœur de pauvres gens qui ont reporté toutes leurs affections sur un animal si égoïste ? Cela vient du fait que le culte du chat n'a pas jamais été interrompu depuis l'Égypte ancienne ; et si aujourd'hui on ne l'enveloppe plus de bandelettes après sa mort, il est entouré pendant sa vie de soins qu'il préfère, à coup sûr, à l'embaumement.

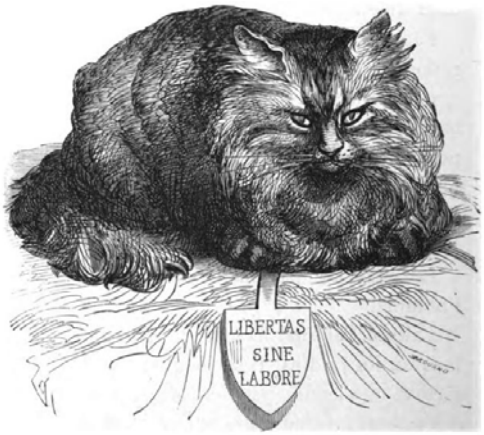
[66] Jules César est un général, homme d'État et écrivain romain. Il a régné sur Rome à partir de 44 av. Jésus-Christ.
[67] Plutarque est un philosophe, biographe, moraliste et penseur majeur de la Rome antique – I^{er} et II^{ème} siècle –.
[68] Champfort, de son vrai nom Sébastien-Roch Nicolas, est un poète, journaliste et moraliste français du XVII^{ème} siècle.



Le déjeuner, par Marie Champfleury

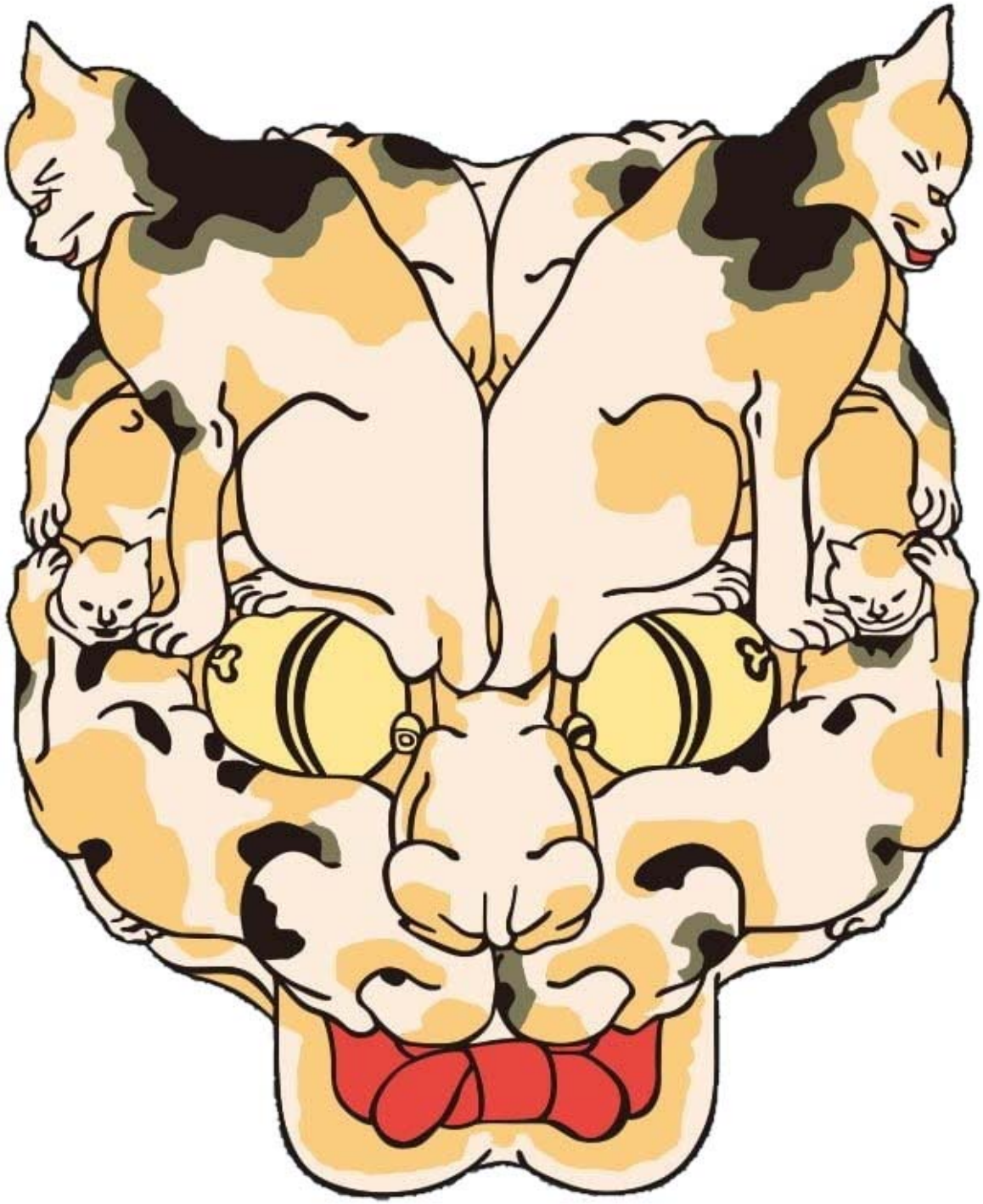
Le chat n'est ni un serviteur infidèle, ni un serviteur inutile, comme Buffon l'a écrit : "L'animal travaille suivant sa mesure avec un dévouement d'esclave."

En ceci je ne suis pas tout à fait d'accord avec la devise *libertas sine labore*[69], dont un maître semble vouloir décorer le blason de la race féline :



Pour débarrasser un appartement de souris, il ne demande rien, se contentant de manger les ennemis du logis. Et si la maison est privée de souris, la présence seule du chat les empêche de s'y introduire : même par son apparente fainéantise, l'animal est une sentinelle vigilante qui, du moment où il a planté sa tente dans un endroit, en écarte les rongeurs. »

[69] *"Libertas sine labore"* est une expression latine qui se traduit par "*liberté sans travail*".



Visage du Chat, par Utagawa Yoshifuji [70]

[70] Utagawa Kuniyoshi est un maître japonais de l'estampe sur bois du XIX^{ème} siècle.

CHAPITRE VI : LES CHAT DANS L'ART

1 - LA MUSIQUE DES CHATS

On trouve, au-dessous d'une gravure du XVII[ème] siècle, réalisée à partir du tableau de Teniers[71] – page suivante –, ces vers, ajoutés par les éditeurs :

Ces chasseurs de la griffe, assouvis de leur proie,
Qui de leurs hurlements font des chansons de joie,
Jusque au lendemain gardent le rat qui fuit.
Quand on est au logis, ils sont sur les gouttières.
Le hibou de ses yeux leur donnant des lumières,
Les aide à concerter leur musique de nuit.

Concert de chats, d'après le tableau de P. Breughel

[71] David Teniers le Jeune est un peintre, graveur, dessinateur, peintre miniaturiste et copiste flamand. du XVII[ème] siècle.

Une demi-douzaine de chats grimpés sur une table déchiffrent les notes d'un cahier de musique, sur lequel est posé un hibou mystérieux, qui semble le chef d'orchestre. Par une fenêtre donnant dans cette salle de concert, passe la tête d'un matou curieux, appelé par les miaulements de ses confrères. Des luths, des guitares, des hautbois sont placées au premier plan près de la table, et au coin opposé deux singes, fantastiquement habillés, accompagnent les miaous au son de la flûte.

Mais les singes semblent la principale préoccupation du maître flamand qui, comptant sur leurs grimaces pour égayer ses sujets, les introduit dans ses toiles aux dépens des chats.

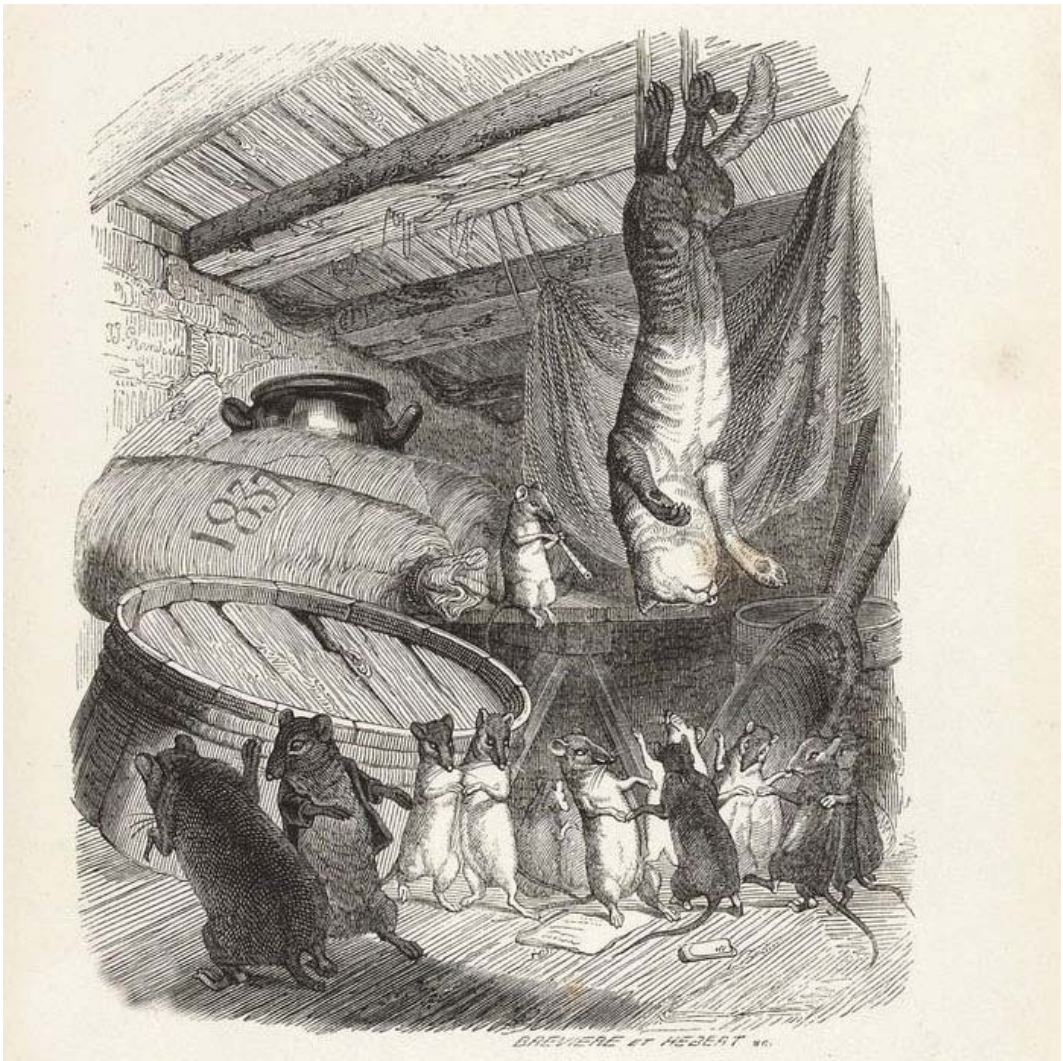
Le Concert des chats, par David Teniers le Jeune

2 - LES CHATS DE LA FONTAINE

« La Fontaine a su le chat, guette l'omission de son héros parmi les amis de la race féline. Rominagrobis n'est point Rodilardus. La Fontaine a peint le chat comme il l'avait étudié, sous toutes ses faces et en maître. La Fontaine est l'Homère des chats...

Et qu'était-ce donc que La Fontaine, sinon un vrai chat ? Il aimait, je me plais à le croire, les maîtres de la maison ; mais il aimait peut-être la maison davantage encore. Il s'y roulait volontiers au coin du feu pour s'y rouler de nouveau. »

A écrit un certain M. Feuillet de Conches[72] à Chamfleury.



Le chat et un vieux rat, illustration de Jean-Jacques Grandville

[72] Félix-Sébastien Feuillet de Conches est un diplomate français, directeur du protocole au Ministère des Affaires étrangères.

Le vieux chat et la jeune souris, illustration de Jean-Jacques Grandville

Le chat la belette et le petit lapin, illustration de Jean-Jacques Grandville.

3 - RÔLE DU CHAT DANS L'ARCHITECTURE

Le Moyen Âge, qui appela tant d'animaux fantastiques à décorer les façades des monuments religieux et civils, ne s'est pas extrêmement préoccupé du chat. Cependant, on avait déjà amené en France les premiers chats angora, car l'auteur du *Roman de la Rose*[73] parle de ces animaux, et compare le chat, pour sa fourrure et sa vigueur, à un chanoine bien en chair. Les sculpteurs de l'époque ne se rendirent pas compte, comme les Égyptiens, de la pureté des lignes de l'animal. Il est singulier, en tout cas, que le masque du chat ne leur ait pas fourni quelque motif grimaçant, dans la collection des diableries que l'on retrouve, sur les façades des églises du XII^{ème} siècle.

Le chat se montre un peu moins rare dans les monuments de la Renaissance. Au musée de la ville de Troyes, on voit un chapiteau du XV^{ème} siècle qui représente un chat.

Le chat, regardé sans doute comme manquant de noblesse, fut abandonné aux sculpteurs d'enseignes qui s'en amusèrent : le Chat qui pelote, le Chat qui pêche, et souvent en firent un sujet de calembour comme dans l'enseigne suivante : "Les Chats scieurs", ou dans cette autre : "À la botte pleine de malices", à la porte d'un cordonnier facétieux. De l'ouverture de la botte sortaient une tête de singe, une tête de chat et une tête de femme.

Lucarne du château de Pierrefonds, par Eugène Viollet-le-Duc.[74]

[73] *Le Roman de la Rose* est une œuvre poétique française médiévale du XIII^{ème} siècle.

[74] Parmi les restaurations d'édifices religieux, cités médiévales et châteaux, on peut citer Notre-Dame de Paris, le mont Saint-Michel, Carcassonne, le château de Roquetaillade, et celui de Pierrefonds. Dans ce dernier, on peut admirer des sculptures de chats, dans une multitude de positions différentes. Cela s'explique par le fait que Viollet-le-Duc adorait son chat.

4 - LES PEINTRES DE CHATS

Animal grave, d'une pureté de lignes monumentale cachée sous un pelage ondoyant, le chat joue un rôle important dans les musées égyptiens, soit qu'accroupi il se profile à la manière des sphinx, soit que son masque s'ajuste au corps d'un dieu, soit que ses courbes majestueuses ait été fondues dans celles de quelque instrument de musique.

La représentation du chat par les Égyptiens offre un caractère tantôt sacré, tantôt domestique.

Sarcophage de la chatte du Prince Royal Égyptien Tutmosis, nommé Ta-Miou.

Après les Égyptiens, il faut citer les Japonais, qui prouvent qu'ils sont des dessinateurs de chats par excellence, comme ils sont les peintres de la femme et du fantastique.

Chat blanc, par Hiroaki Takahashi.

Le chat de la japonaise, d'après un écran du Japon

Incontestablement, les artistes épris des délicatesses des chats le sont également des délicatesses de la femme, auxquelles il faut ajouter l'amour du fantasque et de l'étrange. Mais quelle souplesse ne faudrait-il pas, à la plume, pour essayer de rendre les nuances qui caractérisent : Femmes, Fantaisies, Chats !

Le Déjeuner du chat, par Marguerite Gérard[75]

[75] Marguerite Gérard est une artiste peintre française du XVIII[ème] siècle, élève de Jean Honoré Fragonard, l'un des principaux représentants du style rococo français.

Julie Manet[76]*, par Auguste Renoir*[77]

[76] Julie Manet est la nièce du peintre Édouard Manet. Elle posa tout le long de sa vie pour les peintres impressionnistes.
[77] Pierre-Auguste Renoir dit est l'un des plus célèbres peintres français – XIX^{ème} et XX^{ème} siècle –.

Si on excepte le Hollandais Cornelis Visscher, dont le chat merveilleux est devenu typique, les artistes qui ont introduit les chats dans leurs scènes domestiques, les mettant en scène dans des portraits de famille, ou au bras de jeunes enfants, semblent avoir pris leurs modèles dans des magasins de jouets ou des boutiques de naturalistes.

En tête des artistes contemporains qui se sont occupés des chats, marche Eugène Delacroix[78], nature fébrile et nerveuse. Ses cahiers de croquis ont montré les persévérantes études qu'il avait faites de cet animal. Il est fâcheux toutefois que le maître romantique n'ait pas laissé quelques tableaux de chats. Il les connaissait mieux que quiconque, et il eût trouvé dans leur masque de quoi exercer son active imagination.

Étude de chat d'après nature, Eugène Delacroix

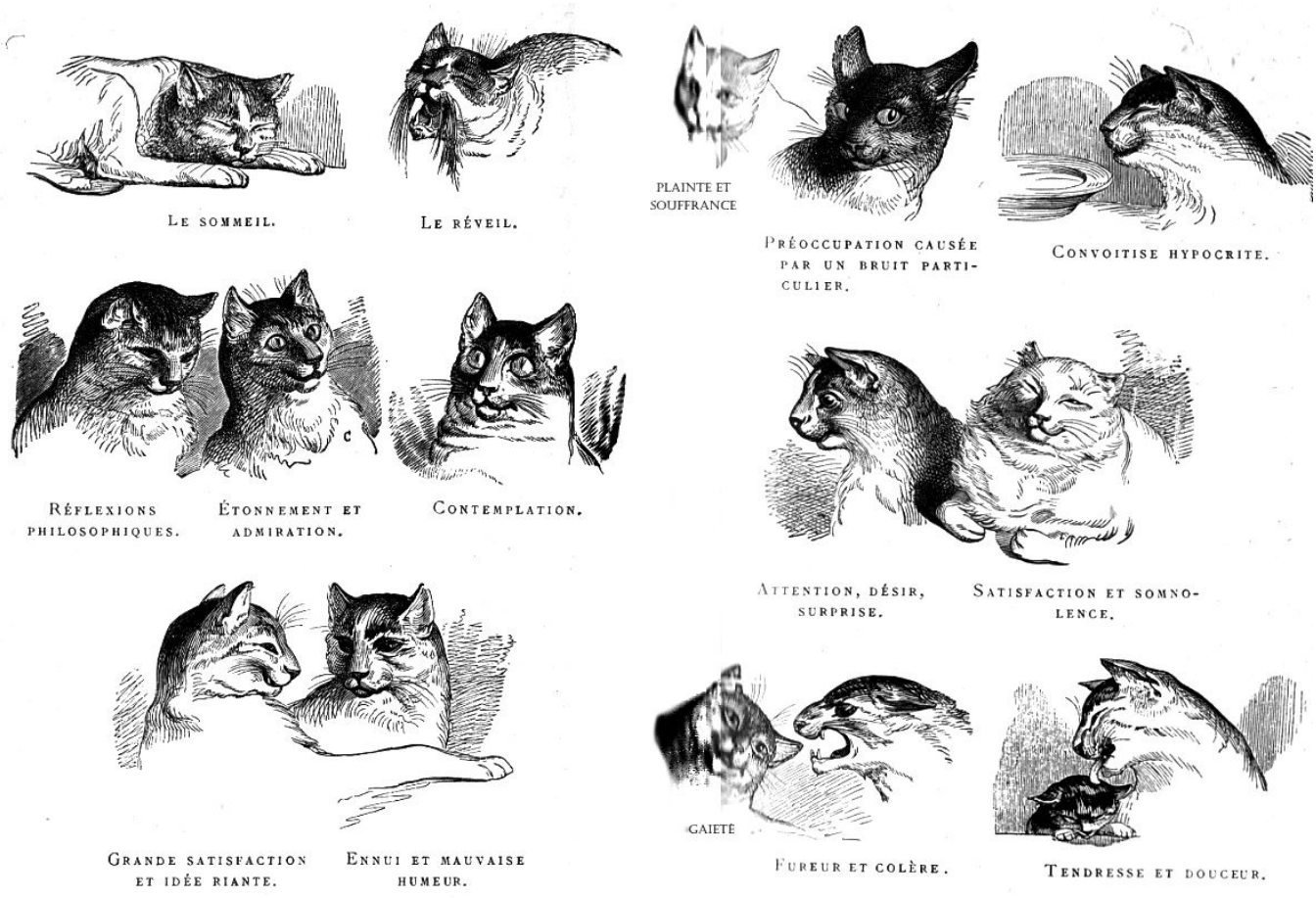
Petit chat jouant, par Eugène Delacroix

[78] Eugène Delacroix est un peintre français du XIX^{ème} siècle.

Il faut d'autant moins oublier, parmi les peintres de chats, Jean-Jacques Grandville. L'ingénieux dessinateur s'est particulièrement préoccupé de la physionomie de l'animal. On peut même dire qu'il est le seul à s'être placé courageusement en face de la figure compliquée, où se reflètent, en mille détails d'une extrême finesse, toutes les passions de la vie féline.

Préoccupé du rapport physionomique des animaux et des hommes, le caricaturiste a choisi de les représenter leurs expressions dans différentes situations.

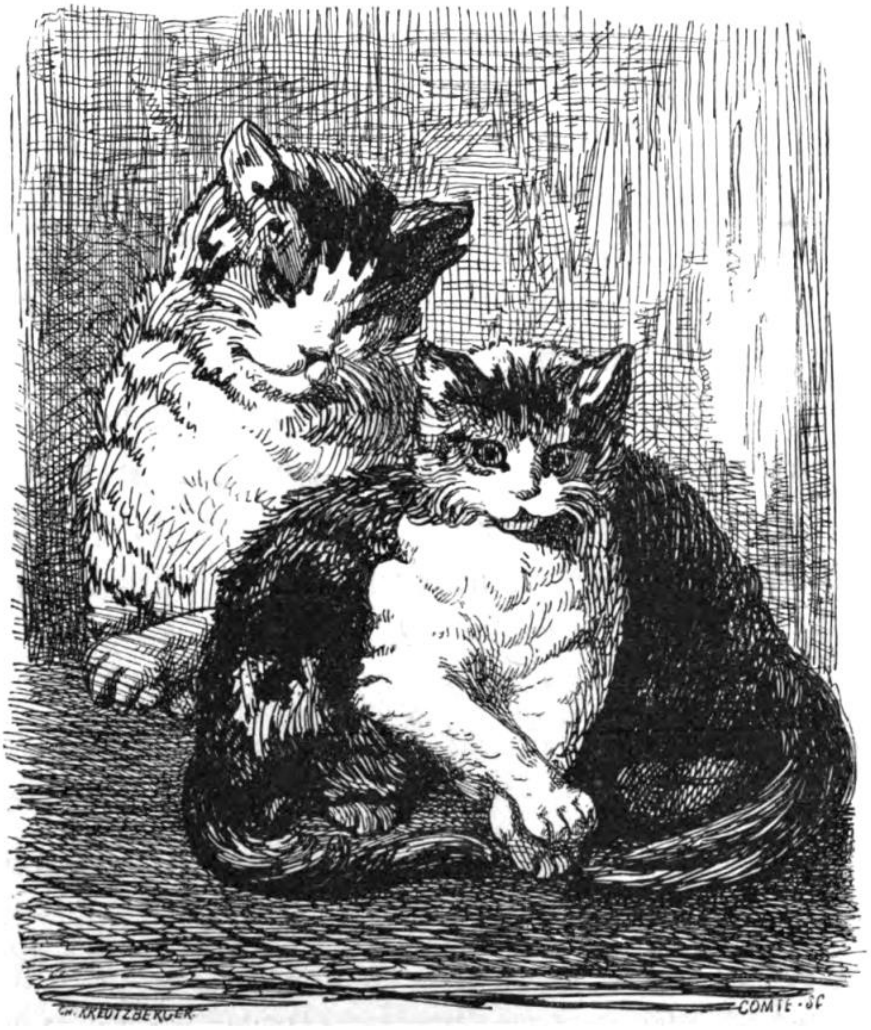
Toutes nuances d'une excessive complication, que n'avaient cherché à rendre ni les Égyptiens, ni les Japonais, plus préoccupés des mouvements du corps que des lignes de la tête. Ces croquis sont une indication, un souvenir, un rappel de jeux de physionomie, et par là réclament une mention dans l'iconographie des chats.



Croquis de Jean-Jacques Grandville

Une autre nature véritablement féline, le comédien Rouvière[79], tourmenté du besoin de rendre ses sensations par le pinceau, se rencontra avec l'Arlequin de la comédie italienne, Carlin[80], qui vivait entouré de chats dont il se proclamait l'élève.

Un tableau de Rouvière, que possédait Champfleury, fait comprendre certains mouvements du comédien, si remarquable dans l'Hamlet par des gestes violents, étranges et caressants : Rouvière a peint une chatte pleine d'indulgence pour son enfant qui médite quelque malice. L'inquiète curiosité du petit chat roux, débutant dans la vie, est tapie dans les yeux spirituels de l'animal, qu'observe une mère, qui, jadis, a connu de semblables caprices.



D'après une peinture du comédien Rouvière

[79] Philibert Rouvière est un comédien français du XIX^{ème} siècle, également connu pour ses peintures.
[80] Après la mort de l'Arlequin "Thomassin" en 1739, la Comédie Italienne trouva, en Carlo Antonio Bertinazzi dit "Carlin", son digne successeur.

Rien de plus difficile à rendre qu'un masque de chat, qui, comme l'a fait justement observer Moncrif, porte un caractère "de finesse et d'hilarité". Les lignes sont d'une telle délicatesse, les yeux si particulièrement bizarres, les mouvements obéissent à de si subites impulsions, qu'il faut être félin soi-même pour essayer de rendre un pareil sujet.

On explique ainsi certaines facultés exceptionnelles de l'acteur Rouvière qui pourraient encore servir d'enseignement. Ces facultés étant puisées aux sources vives de la nature, on peut dire que la contemplation d'un chat vaut bien, pour un comédien, les cours du Conservatoire.

5 - LES CHATS DANS L'ART CHINOIS

En Chine, le chat est figuré, surtout par la statuaire céramique, en blanc de Chine, en bleu turquoise, en vieux violet. M. Jacquemard[81] cite, dans son *Histoire de la porcelaine*, un chat en vieux violet qu'il vit à la vente du mobilier de Mme de Mazarin[82] :

« Sur les porcelaines plus communes, on voit, émaillés en couleurs variées, des chats représentés, assis sur le derrière, offrant quelque analogie avec les chats égyptiens. D'autres fois ces animaux sont figurés en rond, la tête appuyée sur les pattes de devant. Ils sont alors moins naturels, leur tête grimaçante, à oreilles droites ; les yeux exagèrent le caractère félin de la prunelle, fendue verticalement ; souvent même la fente est réelle et, comme le dos porte une ouverture, il est permis de croire qu'on éclaire intérieurement la tête, pour obtenir un effet plus saisissant. Bon nombre de ces chats couchés sont des vases à fleurs. »

[81] Albert Jacquemart est un écrivain, historien de l'art de la céramique français, et naturaliste du XIX^{ème} siècle.
[82] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, comtesse de Rozoy, est une nièce du cardinal Mazarin, principal ministre d'État de 1643 à 1661, au service des rois de France Louis XIII et Louis XIV.

6 - GOTTFRIED MIND, LE RAPHAËL DES CHATS

Godefried Mind, surnommé le Raphaël des chats, a laissé de charmantes aquarelles de chats. De nombreuses études à la plume témoignent de constantes observations des mouvements de ces animaux. Toutefois ses croquis n'ont pas le charme des représentations de chats japonais, quoiqu'une coutume particulière au pays des taïcouns[83] les défigure : ils ont la queue coupée ras.

Les chats étaient les sujets favoris de Godefried Mind, il se plaisait à les peindre à l'aquarelle dans toutes les attitudes, seuls ou en groupe, avec une vérité, un naturel, qui n'ont peut-être jamais été égalés.

[83] Nom japonais d'un des vassaux du Mikado, ou souverain du Japon.

Chatte et trois petits chats

Famille de Chats jouant autour d'un tabouret

7 - LE PEINTRE JAPONAIS FO-KOU-SAY

Le peintre Fo-Kou-Say[84], plus populaire sous le nom d'Hok'sai, mérite qu'on le compare à Goya[85]. Il en a le caprice, la fantaisie ; même sa manière de graver offre parfois une analogie très marquée avec celle de l'auteur des *Caprices*[86]. Hok'sai a plus fait pour nous rendre facile la connaissance du Japon – au XIX^{ème} siècle –, que les voyageurs et que les professeurs de japonais qui ne connaissent pas les mœurs des japonais. Grâce à l'art répandu à profusion dans les cahiers d'Hok'sai, on a pu appréhender la civilisation japonaise et l'intelligence d'un peuple qui, loin de s'endormir dans la tradition du passé, marchait déjà résolument, au XIX^{ème} siècle, à la conquête des découvertes industrielles européennes.

Hok'sai fut un artiste profondément original. Il trouva dans sa nature, dans les institutions de son pays, dans les mœurs et coutumes des habitants, dans la popularité que ses cahiers de croquis obtinrent, matière à exercer son génie.

[84] Katsushika Fo-Kou-Say – ou Hokusai – est un peintre, dessinateur et graveur japonais du XVIII^{ème} siècle.
[85] Francisco José de Goya y Lucientes, dit Francisco de Goya, est un peintre et graveur espagnol du XIX^{ème} siècle.
[86] *Los caprichos* (*Les Caprices*, terme qui signifie "fantaisie") est une série de 80 gravures du peintre espagnol Francisco de Goya, consistant en une satire de la société espagnole de la fin du XVIII^{ème} siècle, surtout de la noblesse et du clergé.

Chat nettoyant ses griffes

Trois petits chats, pour célébrer le Neko no hi – jour des chats au Japon –.

8 - L'ILLUSTRATEUR BRITANNIQUE LOUIS WAIN

Louis Wain[87] est un artiste britannique connu pour ses dessins représentant des animaux anthropomorphes, et en particulier des chats.

« Le chat c'est lui. Il a créé un style de chat, une société de chats, tout un univers du chat. Les chats anglais dont l'apparence et le comportement ne ressemblent pas aux chats de Louis Wain n'ont pas de quoi être fiers. » H. G. Wells[88].

Cat's Tea Party

[87] Louis Wain est un artiste britannique des XI^{ème} et XX^{ème} siècles.
[88] Herbert George Wells est un écrivain britannique du XX^{ème} siècle, surtout connu pour ses romans de science-fiction.

En 1886, il publie dans *The Illustrated London News* sa première illustration de chats, intitulé *A Kittens Christmas Party* – le Noël des chatons –.

Ensuite, il collaborera au magazine pour enfants *Little Folks*. Ses dessins se retrouvent aussi, par exemple, sur les couvertures de la série de *Lilian Jackson Braun*, *Le Chat qui* ..., parue aux éditions 10/18. Ici, l'image qui a illustré *Le chat qui racontait des histoires* :

Le soldat et le chat

Psychotic

9 - LE PEINTRE IMPRESSIONNISTE ALLEMAND FRANK MARK

Franz Marc, l'animalisation de l'art.

Franz Marc, né le 8 février 1880 à Munich, a commencé sa carrière artistique après avoir abandonné ses études de théologie. Après une peinture d'abord naturaliste, puis impressionniste, il a expérimenté les éléments stylistiques de divers mouvements artistiques. Ses tableaux bien connus comme "*Cheval bleu*" ou "*Vache jaune*" montrent sa concentration sur la peinture animalière, dans laquelle il voyait un moyen d'expression pour la vivacité de la nature et la vie de l'âme de l'animal.

Le chat blanc

Le symbolisme des couleurs, les surfaces colorées transparentes et un mode de représentation de plus en plus abstrait caractérisent l'œuvre de Marc, qui a fait de lui un cofondateur de l'expressionnisme. Il fut l'un des précurseurs de l'art moderne du XX^{ème} siècle. Franz Marc est mort à Verdun le 4 mars 1916, à l'âge 36 ans.[89]

[89] La Première Guerre mondiale a décimé toute une génération d'artistes très talentueux, mettant fin à l'apogée de l'art, que constitua le XIX^{ème} siècle.

Fille avec chat

Chats sur un drap rouge

10 - EUGÈNE LAMBERT, LE PEINTRE DES CHATS

Louis-Eugène Lambert est un peintre animalier français du XIX[ème] siècle.

Ami de Maurice Sand[90], il s'installe en 1844 à Nohant, chez George Sand[91]. Ne devant y rester à l'origine qu'un mois, il y demeurera quatorze ans et participera activement au théâtre de Nohant[92].

Eugène Lambert y a côtoyé Frédéric Chopin[93], qui a séjourné tous les étés à Nohant, dans le domaine l'écrivaine, de 1839 à 1847. Il faut dire que la romancière George Sand appréciait d'y rassembler ses nombreux amis romantiques : les écrivains Balzac et Flaubert, les musiciens Chopin et Liszt, le peintre Delacroix, et bien d'autres.

Cinq chats jouant avec une pelote de laine

[90] Jean-François-Maurice-Arnauld, baron Dudevant, dit Maurice Sand, est un écrivain, entomologiste et peintre français du XIX[ème] siècle. Il est le fils de George Sand.

[91] George Sand, nom de plume d'Amantine Aurore Lucile Dupin de Francueil, par mariage baronne Dudevant, est une romancière, dramaturge, épistolière, critique littéraire et journaliste française du XIX[ème] siècle.

[92] Au départ un amusement familial et informel, qui débute en 1846 dans le salon de Nohant, sous forme de pantomimes avec Frédéric Chopin au piano. En 1851, suite à l'aménagement d'un véritable théâtre, Nohant devient un lieu d'essai pour les pièces que George Sand propose aux directeurs de théâtres parisiens. Maurice Sand et Eugène Lambert fabriquent les décors. C'est en 1876 que nait un théâtre consacré à des représentations de marionnettes, à l'initiative de Maurice Sand, aidé par son ami Eugène Lambert.

[93] Frédéric Chopin est un compositeur et pianiste virtuose, d'ascendance franco-polonaise.

Les Chats au Salon

Pas de mouches sur moi

Chat en habits du XIX^{ème}e siècle, réalisé par l'Intelligence Artificielle – Playground –, en2024